

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
PIERRE JOUGUET..... Fustel de Coulanges.....	1
GEORGES DUMANI..... Sur la Guerre.....	32
ROGER GODEL..... Élaboration de l'homme.....	40
YVETTE HABIB..... Trois prières.....	46
MARIE CAVADIA..... Perséphone.....	49
ALEXANDRE PAPADOPOULO.. Un Philosophe entre deux défaites (<i>suite</i>)....	56
LIEUTENANT LAVAL..... Mémoire inédit sur l'Expédition d'Égypte (<i>fin</i>)..	80

ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales villes
du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*



504

VALAVANIS

OPTOMÉTRISTE

Une installation scientifique des plus perfectionnées vous assurera un examen sûr et parfait de la vue, éliminant tout risque de déformation optique.

**27, RUE SOLIMAN PACHA,
(en face du National Hotel)**

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE >< ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique

Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

LA REVUE DU CAIRE

BULLETIN

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME VI

LE CAIRE

1941

LA REVUE DU CAIRE

FUSTEL DE COULANGES.

«M. Fustel de Coulanges a étudié l'histoire, il l'a enseignée, il l'a écrite, voilà toute sa vie.» Ainsi débute le très bel éloge qu'un autre grand historien, Albert Sorel, a donné de son prédécesseur à l'Académie des sciences morales. On conçoit qu'il serait difficile et criminel de «romancer» pour l'agrément du lecteur une pareille vie.

On a comparé Fustel à Montesquieu et c'est une comparaison qui s'impose. Mais Sorel dit très bien, non sans quelque malignité : «Entre l'auteur des *Lettres persanes* et de *L'Esprit des Loix* et l'auteur de la *Cité antique* et des *Institutions de la France*, il y a l'esprit de corps, les prérogatives des cours souveraines, il y a surtout Montaigne et la Gascogne.» Et sans doute si Fustel est un des plus purs écrivains d'histoire, ce n'est pas un grand seigneur des Lettres, encore moins un noble de grande robe ; ce n'est qu'un professeur en jaquette noire, un universitaire esclave de son travail. Mais ceux qui l'ont connu, ne pouvaient oublier (je cite encore Sorel) «cette figure pâle et nerveuse, ce front intelligent, courbé par la fatigue et que relevait incessamment l'effort de la pensée, cette réserve fière, cette simplicité imposante, ce ressort de caractère, sous des apparences malades, cette attitude à la fois méditative et inquiète, ce regard clair, avide de longues perspectives et de contemplations sereines,

et en même temps, cette curiosité, cette impatience de l'objection guettée, provoquée, saisie avec une sorte d'avidité fiévreuse de l'anéantir et de s'en délivrer; quelque chose d'impérieux dans la doctrine, d'âpre et de tranchant dans la controverse, une flamme intérieure qui animait et consumait aussi l'homme tout entier».

Après cet admirable portrait, il suffira de rappeler, pour situer Fustel dans le temps, que né en 1830 il entra à l'École Normale en 1850, à une époque où, comme il le dit lui-même, «le parti qui dirigeait alors la France essayait d'imprimer à cette école un mouvement de recul». Il y eut pour maîtres Jules Simon, Vacherot, Francisque Bouillier et Chéruel. En 1853 il fut nommé à l'École d'Athènes, ce qui nous valut, selon l'usage d'alors, un substantiel mémoire historique et descriptif sur l'île de Chio, puis successivement au lycée d'Amiens, au lycée Saint-Louis, à la Faculté de Strasbourg, à l'École Normale, comme maître de conférences. Depuis 1875 enfin, il enseigna à la Sorbonne. Retardé dans sa titularisation jusqu'en 1879 par les préjugés stupides des politiciens, il est pourtant appelé en 1880 à la direction de l'École Normale que sa santé l'oblige à quitter deux ans après pour reprendre ses cours à l'Université; malade encore il les abandonne en 1887, pour mourir en 1889, son œuvre inachevée, et, à l'exemple de son prédécesseur à la direction de l'École, le stoïque Ernest Bersot, avec la résignation d'un sage. Car ces grands humanistes, qui savaient vivre avec tant de simplicité, savaient aussi mourir avec grandeur!

Les monuments de son travail sont nombreux, plus parfaits encore que nombreux. Nous ne parlerons ni de sa thèse sur Polybe, ni de son mémoire sur la propriété à Sparte, qui fit pourtant époque, ni de son étude sur Turgot, ni de tant d'autres dissertations sur le Moyen âge, l'Antiquité et les Temps modernes. Fustel sera ici pour nous uniquement l'auteur de ces deux grands livres, la *Cité antique* et les *Institutions de la France*.

LA CITÉ ANTIQUE.

A la fin de la *Cité antique*, Fustel résume son livre en une phrase : « Nous avons fait l'étude d'une croyance. Elle s'établit, la société humaine se constitue ; elle se modifie, la société traverse une série de révolutions ; elle disparaît, la société change de face. »

Cette croyance, c'est la religion des ancêtres, associée ou plutôt confondue avec le culte du foyer. Elle crée la famille, au sens large, c'est-à-dire le clan patriarcal, où seule compte la parenté par les mâles, et dans lequel se groupent tous les descendants d'un même ancêtre sous l'autorité absolue du *pater*, c'est-à-dire du mâle qui, par les mâles, se rapproche le plus directement de l'ancêtre commun. Ce clan possédait collectivement des terres et des serviteurs, esclaves ou affranchis, ceux-ci devenus les clients ; c'est la *gens* romaine primitive, le *genos* grec. Voilà le premier groupement social apparent dans le monde antique, et qui peut contenir « plusieurs milliers d'individus ». Bientôt des raisons d'ordre économique amènent plusieurs de ces familles à s'associer : en *phratries*, d'abord, sous la protection d'un dieu, généralement un homme divinisé qu'elles adorent toutes, près d'un autel ou foyer commun, car les membres des phratries se sentent frères par le sang. Et de même, quand les phratries se groupèrent en *tribus*. Mais la formation de la cité par le groupement de tribus est un phénomène plus complexe, car il s'accompagne d'un changement dans les idées religieuses. Les hommes, en effet, n'ont pas seulement divinisé leurs ancêtres pour en faire les dieux du foyer ; à côté de la religion domestique, il y a la religion naturiste, celle qui divinise les forces de la nature et ainsi donne naissance aux divinités de l'Olympe. Adorés d'abord dans les familles, ces dieux, à la différence des dieux domestiques, pouvaient admettre bien

d'autres fidèles que les membres de la famille, et quand, pour des causes diverses, les tribus se réunissent pour former la cité, celle-ci les empruntera aux familles, surtout à ces familles plus douées d'imagination religieuse, qui auront donné au culte un prestige plus grand : tels les Eumolpides et les Kerykes d'Éleusis, ou les Érechtéides de l'Acropole. A l'exemple de la famille, de la phratrie et de la tribu, la cité aura son foyer, son prytanée, où, dans la flamme perpétuellement ardente, se manifeste Hestia ou Vesta, déesse virginale. La cité, comme le *genos*, sera gouvernée par un roi, prêtre et chef de guerre, entouré des chefs des *genè*. Ainsi constituée la cité est promise à de longues destinées.

Destinées qui ne seront pas toujours sereines, car au cours des temps, des révolutions la transforment jusqu'à la détruire. Première révolution : l'aristocratie des *pateres* enlève au roi l'autorité politique pour ne lui laisser que le sacerdoce. A Rome c'est la chute des rois remplacés à la fin du vi^e siècle par les deux consuls ; à Athènes c'est l'affaiblissement du roi, qui devient l'archonte-roi, par la création du polémarque et de l'archonte. La deuxième révolution, plus lente, amène le démembrement du *genos* et la disparition de la clientèle. Il est clair qu'à la longue, les chefs des familles comprises dans le *genos* deviennent impatients de l'éternelle tutelle où les tient l'autorité du *pater*. Les clients cherchent à s'affranchir d'une dépendance économique qui ressemble à de l'oppression. Par la suppression du droit d'aînesse, la famille, au sens large, se résout en plusieurs familles au sens étroit et les clients vont grossir les rangs de cette masse confuse, la plèbe, qui est en dehors du *genos*. Comment dater cette transformation progressive ? A Rome elle commencerait au temps du roi Servius Tullius ; à Athènes elle s'achève, pour Fustel, au temps de Solon. Mais avant Solon lui-même le développement du commerce et de l'industrie donne naissance à une classe riche, et dont la fortune n'a pas sa source dans la pos-

session du sol. Exclue du *genos* et de la cité, ces riches plébéiens conduiront la plèbe à la conquête de l'égalité civile et politique : à Rome à la fin du v^e siècle, à Athènes à la fin du vi^e avec Solon et Clisthène : c'est la troisième révolution !

La cité ne pouvait se développer davantage ; la lutte entre les riches et les pauvres, que Fustel avait si bien décrite dans son *Polybe*, devait préparer sa ruine ; la conquête romaine, enlevant tout caractère politique à ces petites républiques indépendantes, achevait dans un certain sens l'œuvre des monarchies hellénistiques et réduisait les cités au rang de municipalités ; bientôt le Christianisme, dont Fustel parle en termes magnifiques, assurait dans les esprits et les cœurs le triomphe d'une religion universelle et aussi d'une conception universelle de l'humanité, qui changent pour toujours les conditions du gouvernement et opposent, pour la première fois, les droits de la conscience individuelle à ceux de l'État.

Telle est la construction de Fustel. Elle a sa grandeur ; elle a ses faiblesses. Je crains que le sec résumé qu'on vient de lire rende surtout sensibles ses faiblesses. Elles ne tiennent pas toutes aux conceptions de l'auteur, mais à l'état de la science de son temps. Il nous est facile de le critiquer, à nous qui avons connu le magnifique développement de l'archéologie et de l'ethnographie contemporaines. Rappelons-nous que *la Cité antique* est de 1864, que les premières fouilles de Schliemann à Troie sont de 1871 et que les résultats n'en ont été quelque peu connus que depuis 1878. Et que de siècles ignorés la pioche des fouilleurs et leurs méthodes de plus en plus sûres n'ont-elles pas fait sortir, depuis, des ténèbres où ils étaient ensevelis ! Quel mérite aurions-nous à dire que la recherche de Fustel n'atteint pas les origines, que les Achéens, qui vivaient sans doute sous le régime du clan patriarcal, sont tard venus dans la Méditerranée orientale, au xvii^e ou xvi^e siècle avant notre ère, que les Hellènes les ont suivis, et que les Doriens n'ont

paru que vers 1100, tandis que les Minoens de Crète développaient une civilisation sans doute très différente, depuis le temps des premières dynasties égyptiennes ; qu'en Italie les Latins, qui ont peut-être construit les *terramare*, habitations lacustres de la vallée du Pô, se sont mêlés à bien d'autres peuples : Ombriens, Étrusques, Iapyges et Grecs, et qu'il est improbable qu'il n'y ait pas eu réaction de ces premiers habitants sur les nouveaux ? Les découvertes de l'archéologie et de la linguistique le prouvent d'ailleurs abondamment ! Quelle peine aurions-nous à constater que la religion de l'ancêtre, telle que Fustel nous l'a décrite, et que l'antiquité l'a connue, suppose une conception de l'âme qui n'est pas primitive ? Homère, que l'on a reproché à Fustel de n'avoir pas assez approfondi, se représente la survie des morts d'une manière fort éloignée de celle qui s'exprime dans le culte du *genos*, puisque, pour le poète, la force qui anime l'homme est anéantie par la mort et que ce qui reste n'est qu'une ombre pâle, image affaiblie de l'individu physique, flottante aux plages désertes de l'Océan, et qui doit se gorger de sang pour retrouver quelque mémoire et quelque sentiment de son ancienne vie. Mais Fustel n'avait pas, comme nous, les enquêtes de J. Frazer, de Lévy-Bruhl et de tant d'autres sur la mentalité primitive. Elles nous montrent que s'il avait parfaitement raison, contre certains de ses censeurs, d'accorder à la mentalité mystique une action prépondérante sur les sociétés les plus archaïques et la plus grande attention au culte des ancêtres, le *genos* et sa religion ne sont certainement pas des institutions primitives ; si l'on voulait rester dans les limites du monde étudié par Fustel, c'est plutôt la phratrie avec sa constitution plus lâche, qui serait plus propre à nous donner l'idée du clan le plus ancien. Et c'est un difficile problème que celui de la naissance du *genos* et de l'aristocratie ! Mais nous devons accepter le point de départ qui était imposé à Fustel par ses connaissances, et dès lors les seules cri-

tiques légitimes que l'on puisse lui adresser sont du genre de celles que lui a opposées le savant qui, de notre temps, s'est le plus inspiré de son esprit. Gustave Glotz a montré que loin d'être sortie des institutions familiales, la cité, tout en les conservant, n'a pu grandir qu'à leurs dépens. Elle n'a pu établir son autorité au-dessus du *genos* qu'en faisant appel dans le *genos* même aux énergies individuelles qu'il comprimait et qu'elle libère. La cité était d'ailleurs formée en Attique bien avant Solon et il en résulte que l'idée que Fustel se fait des réformes soloniennes est probablement erronée.

Mais nous n'écrivons pas pour compléter ou corriger ce grand homme ; toute œuvre d'érudition est mortelle, et, à l'heure où nous sommes, il importe peu de réveiller des polémiques ; il est plus fécond de chercher des leçons dans l'influence que la *Cité antique* a fort heureusement exercée par sa doctrine et ses méthodes. Fustel a été le maître de nos maîtres. Il n'a pas peu contribué à allumer pour cette famille de travailleurs, que, faute d'une expression plus juste, nous appellerons l'école historique française, la flamme qui naguère encore brûlait à son foyer, aujourd'hui si lamentablement dévasté !

L'histoire est une science, n'a cessé de proclamer Fustel, et dont la méthode, comme celle de toutes les sciences d'observation, est dirigée par le principe de la soumission aux faits. Or les faits historiques ne peuvent plus se trouver que dans les textes. «L'histoire est ce qui est dans les textes, rien que ce qui est dans les textes, tout ce qui est dans les textes.» Et du temps de sa direction, à l'École Normale, la mode était de s'aborder dans les couloirs avec la question qu'il posait perpétuellement dans ses conférences : «Avez-vous des textes précis ?»

Gardons-nous de discuter ici, philosophiquement, la grave question de savoir si l'histoire est une science. La génération de Fustel n'en doutait pas et n'en pouvait peut-être guère douter. Il est certain d'ailleurs que l'historien ne fera rien d'honnête, s'il ne traite pas sa disci-

plaine comme une science, même avec le sentiment secret que sur certains de ses domaines — intentionnellement laissés à d'autres par Fustel — elle ne saurait être tout à fait une science comme les autres et qu'il y a des réalités qui échappent encore aujourd'hui et échapperont peut-être toujours aux prises de l'histoire et même à celles des véritables sciences.

Mais on a pu critiquer aussi l'axiome de Fustel comme trop étroit, parce qu'il néglige beaucoup de documents qui ne sont pas des textes, encore que si ces documents peuvent compléter l'enseignement des textes, on ne voit pas facilement comment avec eux seuls et sans le commentaire des textes on arriverait à faire de l'histoire. On l'a blâmé aussi pour sa foi aveugle dans les textes, et son biographe de l'Encyclopédie italienne, par exemple, l'accuse de manquer de critique. Cela signifie sans doute simplement que Fustel était un critique conservateur. Et il est certain qu'il n'a pas eu les hardiesses, d'ailleurs si fécondes, d'un Ettore Pais. Mais a-t-il eu tellement tort? J'ai peine à le croire. Il venait dans un temps où l'hypercritique sévissait, en Allemagne surtout. Au nom d'une antiquité, dont on s'était par avance fabriqué l'image, on rejetait le témoignage de l'antiquité. On pouvait voir des philologues, à l'imitation du Hollandais Peerlkampf, effacer trois strophes sur cinq dans les *Odes* d'Horace sous prétexte qu'elles ne répondaient pas à l'idéal que l'on pouvait se faire du style de poète et, à l'École Normale, je fus l'indigne disciple de l'excellent helléniste Édouard Tournier, qui ne pouvait faire trois pas dans un texte grec sans être choqué par une prétendue faute de copiste. Les mêmes excès régnaient dans les sciences historiques. L'exemple et les leçons de Fustel ont gardé en général nos historiens de ces extravagances. Il y a dans son livre telle page sur les archives des cités, où il est montré que dans des villes, dont la religion profonde était le culte des ancêtres, on était nécessairement soucieux de garder les souvenirs du passé. «L'histoire

est le plus aristocratique des goûts» a dit Ernest Renan ; or, d'après Fustel, la cité antique fut une fondation de l'aristocratie. Elle ne pouvait donc pas ignorer tout à fait son histoire. Et Fustel avait sans doute raison de penser qu'elle ne l'ignorait pas en effet. L'expérience des dernières années montre que, dans l'ensemble, la tradition de l'antiquité est digne de confiance et que, s'il faut l'interpréter, ce n'est pas avec nos idées modernes, mais, comme Fustel n'a cessé de le répéter, avec les idées mêmes des Anciens.

Cet idéal de prudence et de précision devait plaire aux Français généralement pauvres de cette imagination qui répand les hypothèses, mais bien armés de finesse et de sens, comme leur plaisait aussi cet esprit de système, habile à construire une théorie lucide sur des données peu nombreuses, mais strictement éprouvées. C'est ce talent qui fait à la fois le charme et la faiblesse de la *Cité antique* : le charme, parce que se trouve ainsi fortement éclairé un côté des choses, la faiblesse, parce que la réalité est complexe et ne se laisse pas aisément découvrir tout entière par des hypothèses sur quelques indices, si bien choisis qu'on les croie. Encore dans les spéculations de l'intelligence, cette disposition d'esprit, si séduisante pour nous, peut-elle avoir ses avantages ; un système est toujours amendé par un autre système ; mais elle est dangereuse dans les techniques qui intéressent les pratiques de la vie, et n'avons-nous pas vu des stratèges préparer les désastres, en appliquant des doctrines logiquement très bien liées, mais basées sur des prémisses incomplètes, et qui oubliaient volontairement de prévoir, sur les champs de bataille, l'élément blindé qui devait décider du combat ?

Quel profit ne tireraient pas les jeunes érudits qui se forment ou débute dans les années terribles que nous vivons, s'ils méditaient sur l'expérience de ces aînés qui arrivaient à l'âge d'homme au moment de nos défaites de 1871, et dont soixante-dix ans après, nous avons

si funestement oublié la leçon ! C'est le temps où Fustel, ayant quitté la chaire de Strasbourg, occupait celle de la Sorbonne. Les maîtres, humiliés d'appartenir à une génération qui avait laissé tomber ses armes, parlaient devant des disciples frémissants et pensifs. On se sentait vaincu sur tous les domaines et ceux qui se donnaient aux études philologiques et historiques admiraient avec une sorte de stupeur la puissance de l'érudition allemande. N'avons-nous pas entendu, dans notre jeunesse, des hommes d'esprit superficiel critiquer cette admiration comme une trahison ? Elle devait au contraire porter ses fruits. La France a toujours produit de grands érudits ; mais il faut bien avouer qu'au temps du Second Empire, ils n'abondaient pas dans ses Facultés (il n'y avait pas encore d'universités). Fustel était arrivé à l'École Normale, au moment où les ministres de l'historien de César y proscrivaient les travaux d'érudition. « Mais il y avait des maîtres indépendants, qui savaient se mettre au-dessus des programmes et l'on n'avait pas pu fermer la Bibliothèque. » Au moment même où Renan déplorait que l'École Normale n'eût jamais formé de véritables chercheurs, et que parmi tant de lettrés sortis de ses concours, on ne vît jamais paraître un archéologue ou un épigraphiste, Paul Foucart publiait ses mémoires sur Delphes, Heuzey allait accomplir sa mission de Macédoine, Perrot sa mission de Galatie. Quelques années après Albert Dumont arrivait à la direction de l'École d'Athènes (1876) et lui ouvrait sa véritable voie : il avait parmi ses disciples, Théophile Homolle, élève de Fustel. Que de fois ai-je entendu Homolle, notre sagace et regretté directeur, me parler avec émotion de ces deux maîtres ! En 1881 notre École archéologique de Rome était fondée et, la même année, Gaston Maspero créait l'Institut d'Archéologie du Caire. Cette ferveur dans le travail, on la devait pour beaucoup à l'enseignement de Fustel. Il semait d'ailleurs sur un terrain admirablement préparé pour les moissons futures. L'Université avait

encore conservé son goût et ses méthodes dans l'enseignement des humanités. Les méthodes nouvelles de l'érudition trouvaient l'appui d'une excellente formation d'humaniste. Hélas ! les réformes de Jules Ferry, et qui devaient pourtant provoquer peu après la création des Universités de France, allaient bientôt irrémédiablement affaiblir, dans les écoles secondaires, l'enseignement des lettres anciennes. Celles de ses imprudents successeurs devaient l'achever et frapper ainsi d'une débilité originelle ceux qui faisaient des efforts pour renouer la tradition des contemporains de Fustel.

Qui s'étonnerait pourtant de la pléiade de disciples sortis de l'école du maître, dont l'esprit, par les Homolle, les Guiraud, les Gustave Bloch, les Glotz, les Holleaux, les Fougères est venu jusqu'aux Perdrizet, aux Besnier, aux Merlin, aux Homo, aux Hatzfeld, aux Pierre Roussel, aux Jérôme Carcopino ? Chacun a ou avait (car beaucoup d'entre eux nous ont quittés), capté pour soi un peu de cette cristalline lumière, chacun selon son originalité propre, car, en France, ce n'était pas l'habitude de jurer *in verba magistri*, et c'est même un de ceux dont le tempérament fougueux était le plus opposé à celui du maître, qui fut un de ses plus fidèles disciples. C'est à lui, c'est à l'admirable historien de la Gaule, c'est à Camille Jullian que nous devons de pouvoir lire sous leur forme définitive les six volumes des *Institutions de la France*.

LES INSTITUTIONS DE LA FRANCE.

Pour arriver à la France Fustel part de la Gaule. En s'emparant de la Gaule, Rome a-t-elle détruit une nation ? Non ! S'il est vrai que l'on ne puisse qualifier les Gaulois de peuple primitif, ce serait pourtant une illusion de parler de nation gauloise. La Gaule était divisée en plusieurs États, *civitates*, différemment développés, en lutte

les uns contre les autres, déchirés par les partis — monarchiques, aristocratiques, démocratiques — en pleine crise sociale. Une partie des Gaulois va d'elle-même aux Romains, et la Gaule tout entière a bien vite été séduite par la civilisation romaine. Enfin et surtout, le conflit n'était pas seulement entre Rome et la Gaule, mais déjà entre la Gaule et l'Empire d'une part et les Germains de l'autre. Par sa seconde campagne qui fut dirigée contre le Germain Arioviste, César sauva les Gaulois et l'Empire de l'invasion germanique ; retardée ainsi de cinq siècles, elle se produira «à un moment où la civilisation avait jeté (en Gaule) de si profondes racines que les barbares ne purent l'extirper ; ils furent au contraire enlacés par elle». A voir les Gaulois devenir si vite gallo-romains et se hâter de prendre des noms latins, on a crié à la servilité, à la légèreté gauloise ! On aurait dû faire attention qu'il en fut de même en Espagne, en Asie, en Mésie, en Pannonie, en Afrique, en Grèce aussi quelquefois, et même chez les irréductibles Germains, qui n'ont jamais eu rien d'irréductible que leur barbarie : le brave Arminius, le fameux héros national, était un officier de l'armée romaine, et Tacite nous le montre, lui et son frère resté, celui-ci, fidèle aux enseignes de sa légion, s'injuriant copieusement, comme des Allemands savent le faire, d'une rive à l'autre du Weser.

Les Gaulois acceptèrent donc, dans leur ensemble, l'empire de Rome et généralement ils ne se révoltèrent pas contre l'idée d'Empire. Florus et Sacrovir sous Tibère n'étaient que des ambitieux. Classicus, Sabinus et Tutor sous Vespasien, s'ils voulurent fonder un Empire des Gaules, ne le conçurent qu'à l'image de l'Empire romain. Ils portaient tous le gentilice de Julius, qui leur venait sans doute de César et au cours de l'histoire de l'Empire, au moment surtout des crises terribles qui devaient l'entraîner à sa ruine, c'est la Gaule qui fut la plus solide citadelle, c'est la Gaule qui le maintint.

Dans cette Gaule romanisée, quel sera l'effet de l'in-

vasion germanique ? Problème brûlant ! Le xix^e siècle sous l'influence du romantisme et des historiens allemands avait vu naître des doctrines étranges. C'était un dogme que la civilisation du monde antique finissant avait besoin d'être régénérée par la vertueuse vigueur des races germaniques ! Ainsi le racisme n'est pas une doctrine nouvelle, et nous avons nous-mêmes sottement contribué à sa naissance. Comme les fantômes des morts qu'Ulysse évoque aux rêves du fleuve Océan, Hitler pour la ranimer n'a eu qu'à lui faire boire du sang ! Donc, grâce à Dieu, ou plutôt aux dieux, les forêts de l'Allemagne nourrissaient la race pure des hommes forts. On abusait de Tacite pour l'affirmer ! Là régnaient les institutions qui devaient un jour faire le bonheur des hommes. Oh ! pas tout de suite ! car l'affreux Moyen âge, puis l'abominable monarchie et la détestable civilisation françaises avaient retardé le triomphe des lumières qui brillaient au cœur de la barbarie ; pour les Français, il fallut attendre jusqu'à l'établissement de nos régimes parlementaires, pour les Allemands, jusqu'à l'unification de l'Empire, sous le militarisme prussien. Laissons les Allemands, que nous retrouverons. Les Français étaient des hommes considérables. C'était Michelet, le grand Michelet, en qui nous croyions sentir palpiter le cœur de l'histoire, quand ce n'étaient le plus souvent que les battements de son propre cœur ; Michelet, qui tout d'un coup fait dévier l'esprit de son œuvre, parce que, comme il le dit magnifiquement, « à la lueur de l'éclair de Juillet, une grande lumière se fit et j'aperçus la France ! ». C'était Guizot, attentif à « cet élément germain qui a fourni à la civilisation moderne naissante le souvenir des assemblées nationales ». C'était Augustin Thierry qui croyait voir le terme de l'évolution française dans la monarchie constitutionnelle, et qui sentait toute l'histoire, toute son histoire à tel point bouleversée par la révolution de 48, qu'à partir de ce moment il cessa d'écrire.

« Il y a des assertions, dit Fustel, qui ont commencé

par être des hypothèses et qui, à force d'être redites, sont devenues des axiomes.» «Toutes ces généralités sont également inexactes : elles ne s'appuient sur aucune preuve. Elles sont le fruit d'une manière de penser qui est moderne et ne répond nullement au tour d'esprit des hommes du VII^e siècle.» Or écarter l'esprit moderne de nos interprétations du passé est une règle constante de la méthode de Fustel de Coulanges.

Dans son second volume, *L'invasion germanique*, avec les «textes», il décrit l'Empire au IV^e siècle ; l'idée qui l'organise, c'est l'idée de la *Res Publica*, la Chose Publique, pour laquelle l'Empereur gouverne ; gouvernement qui fut des plus absolus que le monde connût jamais, mais qui avait pour lui l'assentiment tacite et unanime ; son instrument fut une administration centralisée, mais qui, tant qu'elle l'a pu, laissa subsister les franchises municipales dans les curies, et quelques libertés dans les assemblées provinciales, telles que celle qui se réunissait autour du grand autel des Gaules à Lyon, et qu'il faut bien se garder de se représenter comme des parlements. Dans ce grand corps de l'Empire, l'Église chrétienne vient s'intégrer, maintenant hiérarchisée, parce qu'elle s'adapte aux cadres de l'Empire, si bien que lorsque l'autorité impériale aura disparu «l'Église portait en elle une image des institutions de l'Empire et une partie de son esprit». Puis il étudie le sol et les hommes : le sol sur lequel règne le régime de la propriété privée, les hommes, parmi lesquels il faut donner une attention spéciale à ceux dont le statut annonce un des traits qui iront s'accroissant à mesure que nous avancerons dans le temps, je veux dire le lien personnel qui attache un homme à un autre, qui fait d'un homme l'homme d'un autre : ainsi l'esclave, la chose de son maître ; l'affranchi l'homme de son patron ; le colon qui, attaché à son champ par les dons du maître, par la misère, ou par un bail perpétuel, est l'homme du maître de la terre, avant de devenir l'homme de la terre elle-

même ; au-dessus de cette population dépendante, ceux dont elle dépend — les nobles : noblesse municipale, noblesse équestre et surtout noblesse sénatoriale, qui fournissent l'aristocratie des fonctionnaires, la dernière finissant par asservir et dominer les autres, parce qu'elle seule possède les grands domaines, qui dévorent les petits, et qui donnent la puissance.

Certes la vie politique, la vie intellectuelle, la vie économique ne sont plus aussi brillantes qu'autrefois. Bien des causes ont précipité la décadence et le désastre est prochain, mais « dire que l'Empire romain a péri par l'effet de sa corruption, c'est dire une de ces phrases vides de sens qui nuisent au progrès de la science historique et à la connaissance de la nature humaine ». « L'Empire romain est ce qu'il y avait alors de plus élevé et de plus noble dans le monde. » Pourtant, ce qui fit sa perte c'est « d'amollissement de la volonté, l'énervement du caractère, l'atonie intellectuelle, la vie trop aisée ».

« Entre l'histoire de la Gaule et celle de la France se place l'invasion germanique. » Qu'a donc apporté l'invasion germanique ? C'est ici, on le sent bien, un point essentiel, un point névralgique. Mais voici Fustel avec ses textes. Il les a tous lus : les textes législatifs comme la Loi Salique, les lois des Ripuaires, des Burgondes et de Wisigoths, et même les codes scandinaves du XII^e siècle, les diplômes et les chartes ; les auteurs comme Ruodolf et Meginhard, Paul Diacre, Grégoire de Tours, Profuturus Fregiridus, et pour les débuts, pour la Germanie du II^e siècle, Tacite, mais Tacite interprété sans prévention et avec rigueur. Or il ne trouve dans la Germanie de Tacite aucun « trait féodal », mais un état politique qui ressemble à celui des Gaulois avant César, des monarchies héréditaires comme des Républiques, des assemblées, sans doute, des Sénats et des assemblées d'hommes libres, mais sans aucune initiative, sans droit de suffrage, aucun magistrat élu ; un certain air de liberté peut-être, mais « qui vient de ce que la famille est forte, et l'État

faible». « Dans la société ce qui règne plus que la liberté, c'est la subordination. » Encore au temps de Tacite, cette Germanie très peuplée peut paraître vigoureuse. Mais au v^e siècle, elle est bien affaiblie. Les institutions se sont usées, la royauté est devenue élective et sans pouvoir — les bandes guerrières groupées sous un chef pour le pillage se multiplient — et la population diminue ; la Germanie se viderait, n'était l'arrivée des peuples nouveaux, et qui, après tout, ne sont pas très puissants : les Goths, les Vandales, les Hérules, les Gépides, les Alains, poussés par les Huns et par les Slaves.

Les Germains qui vont se montrer au v^e siècle, chassés de Germanie, surtout par les désordres intérieurs, demandent des terres. Ce n'est nullement « la marche solennelle et presque régulière d'un grand peuple qui a besoin d'expansion et qui, du droit de sa forte et vertueuse jeunesse, va fonder de nouveaux États. Ce ne sont pas des conquérants, ce sont des ravageurs ». Pillage terrible ! Les malheureuses populations de la Gaule ont beaucoup souffert.

Bien plus importants, pour les transformations futures, que les Germains qui combattent, sont les Germains auxquels les empereurs ont donné un établissement dans l'Empire où ils s'installent en sujets : ceux qui entrent comme colons et ceux qui entrent comme soldats.

Mais voici les Wisigoths, les Burgondes et les Francs ! Ceux-là ont pénétré dans l'Empire et y ont fondé des royaumes. Mais y a-t-il eu conquête véritable ? On les voit tour à tour, parfois même en même temps, soldats et ennemis de l'Empire : ce n'est pas en ennemis qu'ils forcent la frontière. Eux aussi, ils ont demandé des terres et fait la guerre pour les obtenir ; une fois établis, ils sont les vassaux de l'Empire et ils deviennent ses soldats. Ils se révoltent parfois parce que l'empereur ne veut pas leur accorder les dignités qu'ils demandent, par exemple celle de *magister militum* ; mais ils ne lui font pas volontiers la guerre. Clovis a conquis la Gaule non sur l'Empire,

mais sur d'autres chefs et il l'a gouvernée comme délégué de l'Empereur ; ce sont ses fils qui se détachent de Rome et si l'Empire tombe, c'est presque malgré les barbares. Il va sans dire que tous ces événements ont causé des destructions épouvantables, des pillages, d'atroces violences ; il y a eu des guerres, il n'y a pas eu conquête, il n'y a pas eu asservissement d'une race par une autre, des Gaulois par les Germains. La propriété du sol n'a pas été enlevée aux Gaulois et les Gaulois n'ont pas été traités comme une race inférieure. Ces conclusions, à peine modifiées, sont devenues celles de l'histoire. Mais c'est à Fustel qu'on les doit. Grâce à lui on a cessé « d'apprécier et de juger toute notre histoire au nom de cette iniquité première (l'asservissement prétendu de la Gaule). On ne présente plus la féodalité comme le règne des conquérants, l'affranchissement des communes comme le réveil des vaincus et la Révolution de 1789 comme leur revanche ».

Il y a cependant eu des états barbares ; il y a eu une *monarchie franque* et dans les institutions de cette monarchie franque, « les anciens érudits voulaient trouver les titres de la monarchie, Boulainvillers ceux de la noblesse, Montesquieu ceux de la liberté, les amis du parlementarisme... », mais nous en avons déjà parlé.

Cette monarchie franque est le sujet du troisième volume. Ce qui la caractérise ce n'est pas d'être une institution originale apportée des forêts germaniques ; elle est surtout une adaptation des institutions impériales à l'esprit des Francs et aux conditions nouvelles créées par leur présence et leur puissance dans l'Empire. Quand on veut donner une idée des résultats auxquels Fustel a été conduit par la stricte analyse des textes, on s'exprime forcément en propositions qui s'opposent aux doctrines alors régnaient. La royauté franque n'est pas une royauté élective, et dans ses institutions nous ne trouvons pas trace d'assemblées nationales. L'élévation sur le pavois n'est qu'une cérémonie d'installation, néces-

saire d'ailleurs comme le serment des sujets. Il n'y a autour du roi aucune noblesse de naissance, représentant les vainqueurs qui dominent les vaincus. La noblesse, comme au temps de l'Empire, c'est une aristocratie de fonctionnaires. Le roi mérovingien a un conseil, comme l'Empereur, un *concilium principis*. Au roi, le pouvoir législatif appartient tout entier, comme il avait fini par appartenir tout entier à l'empereur. Le centre du gouvernement, c'est le palais, avec les gens du roi, ses «nourris», avec son *maire*, ses bureaux, les *scrinia* de l'Empire du II^e siècle mais réduits sans doute et comme atrophiés. Dans ses traits essentiels, ou, si l'on veut, dans son esprit, ce palais mérovingien ne diffère pas du *palatium* des Augustes. La division administrative du territoire s'est modifiée : on ne trouve plus les grandes provinces que dans l'organisation de l'Église. Les comtes et les ducs n'administrent chacun qu'une ancienne *civitas*, mais les comtes et les ducs (les deux titres sont romains) sont des délégués du roi comme les gouverneurs romains étaient des délégués des empereurs. Le pouvoir judiciaire est entre les mains du roi qui juge avec des conseillers pris parmi les grands du palais ; les comtes, qui tiennent du roi leur pouvoir, jugent dans leur *mall* avec les *rachimbourgs*. Ces fameux rachimbourgs, dont on a voulu faire l'assemblée des hommes libres du canton, ou le modèle de nos jurys populaires, ne sont que des notables, *boni homines*, qui siègent comme assesseurs. Le trait le plus germanique des institutions judiciaires de la Gaule mérovingienne, c'est sans doute le *wehrgeld*, la composition, où, selon bien des érudits, ne se manifeste nullement le sentiment d'une inégalité de race, que refléterait l'inégalité des taux. Malheureusement les rois francs avaient dû abandonner les principes de l'organisation militaire romaine. Plus d'armée permanente : son existence avait permis pourtant de maintenir l'activité civile. Maintenant c'est une sorte de lourde levée en masse. Il y a donc, et il serait étrange qu'il en fût autre-

ment, des influences germaniques dans la monarchie mérovingienne, mais elles viennent beaucoup moins de la vieille Germanie que de la nécessité d'harmoniser les institutions romaines aux temps nouveaux. Fustel n'y trouve presque rien qui ne soit déjà, au moins en germe, dans l'Empire romain, rien qui ait un caractère féodal. La féodalité a pourtant ses sources dans la France mérovingienne, mais elles ne sont pas dans les institutions publiques.

Où les chercher ? C'est le but des deux volumes suivants de nous le dire. Ils sont consacrés l'un à l'alleu, l'autre au patronat et au bénéfice. Fustel va donc encore étudier le régime du sol et la condition des hommes.

L'alleu ! terre prise aux Gaulois, tirée au sort entre les guerriers francs. Ainsi pensaient les anciens érudits, depuis Montesquieu, et qui ne sont pas des historiens de petite importance, car ils s'appellent Guizot, Grauppe, Pardessus, Garsonnet, etc. Une étude serrée des textes, nous montrera que le mot *alleu*, *alodium*, d'origine inconnue, n'a pas d'autre sens que celui d'héritage, de domaine patrimonial, et il en est de même du mot latin *sors* qui lui répond à peu près. Ainsi la propriété individuelle et privée subsiste à l'époque mérovingienne, elle n'a pas été remplacée, comme on l'avait prétendu par la propriété collective. La *marca*, dans laquelle on a voulu voir une manifestation de ce communisme, c'est d'abord la limite, *finis*, c'est ensuite le domaine tout entier, car le régime du grand domaine s'est maintenu dans la suite des temps.

Il est encore inscrit sur notre sol ! Nos villages et leur terroir, dont le nom vient le plus souvent de celui du propriétaire gallo-romain ou franc, représentent ces grands domaines. Sauf dans certaines régions, Fustel ne trouve aucun village libre en dehors du domaine, aucun partage entre petites propriétés et villages libres par les Germains. Il serait sans doute et *a priori* absurde de croire qu'il n'y eût rien de changé, depuis Rome, dans la société

mérovingienne. Les Germains ont apporté avec eux plusieurs coutumes juridiques, contraires aux usages et au droit romains : par exemple l'exclusion des filles de la succession à la propriété du sol. Les modes d'acquisition sont souvent nouveaux et présentent des traits qui révèlent la barbarie germanique. C'est ainsi que parmi les témoins, qui sont exigés pour les ventes, figurent des enfants que l'on avait bien soin de battre pour leur graver le souvenir de l'événement dans la mémoire. On voit aussi souvent le domaine se morceler en *portiones* ; mais est-il assuré que ce soit sous une influence germanique ? D'ailleurs même dans ce cas l'individualité idéale du domaine n'est pas brisée.

Si l'on observe la population qui vit sur ce domaine, on retrouve les mêmes classes d'hommes qu'autrefois. Les liens se sont plutôt resserrés entre le maître et la terre d'une part et d'autre part ceux qui dépendent du maître et de la terre : esclaves de toutes races, aussi bien germains que gaulois ; une diversité croissante d'affranchis, dont quelques-uns ont obtenu leur affranchissement par des modes nouveaux que le droit romain ne connaissait pas (affranchi *denarialis*), mais dont le statut a toujours pour caractère essentiel de les placer sous le patronat, on dit maintenant sous la *mainbourg* (*mundeburg*) du maître : des colons de plus en plus nombreux, mais dont la condition n'est pas essentiellement changée par l'invasion. Le propriétaire règne directement sur la partie de son domaine qu'il exploite lui-même au moyen de ses équipes d'esclaves, indirectement sur quantité de tenures ou manses, qu'il a concédés, soit à des fermiers libres de moins en moins nombreux, parce qu'en ces temps troublés le fermier libre cherche une protection plus efficace et devient aisément (inévitablement même après trente ans d'occupation) colon du maître ; à des colons, à des esclaves, *servi*, serfs, qui peuvent avoir leur demeure sur le manse qu'ils cultivent (serfs casés), en sorte que le propriétaire est à la fois maître du sol et maître

des hommes. Ainsi s'accroît cette sujétion de l'homme à l'homme, dont on a vu les commencements à l'époque du Bas-Empire ; exemple frappant de cette lente transformation des usages qui, selon Fustel, finit par causer les révolutions les plus profondes et les plus durables. Le système n'a encore rien de féodal, mais il tend vers la féodalité, qui s'élèvera sur cette fondation sans la détruire.

Elle sortira des trois institutions qui font l'objet du cinquième volume : le bénéfice, le patronat et l'immunité. Le bénéfice s'est développé sur le terrain du droit privé : il n'est presque pas autre chose que le précaire romain : le précaire ! faveur demandée avec prières, *preces*, par un plus pauvre à un plus riche, lot de terre, généralement, dont le précaire aura l'usufruit et la possession, toujours révocables par la seule volonté du donateur, et qui comportent des services mal définis ; car le précaire n'est pas un contrat. Le plus souvent le pauvre cède sa propre terre au riche temporairement, par exemple pour éteindre une dette, à condition de continuer à l'occuper. Cette concession est une faveur, un bienfait du maître, mais le mot *beneficium* ne se trouve pas appliqué à une terre avant le VII^e siècle, et il ne s'agit nullement de terres spéciales distribuées à des guerriers francs. Le précaire se combine avec le patronat et le patronat se renforce par la recommandation, cérémonie par laquelle un homme se met sous la main, dans la mainbourg d'un autre : il devient son fidèle, son *gasindus*, son *leude* : il entre dans sa *truste*. Quelle importance prend alors le grand propriétaire ! Et parmi les plus grands propriétaires il y a l'Église, il y a le roi. Or la *truste* royale a un caractère particulier. Le fidèle, l'*autrustion*, y est admis, avec ses armes, c'est-à-dire qu'en échange du bénéfice, il doit le service armé, et déjà nous entrevoyons le fief. Et si nous constatons encore que la puissance des grands propriétaires arrache au roi le privilège de l'immunité, qui écarte du domaine et les juges et les agents financiers

du roi, derrière le maître du domaine nous verrons poindre le seigneur.

Et maintenant comment ces institutions deviendront-elles des institutions publiques? on l'apprendra en observant les *transformations de la royauté carolingienne*. La débilité des rois mérovingiens leur a fait perdre tour à tour leurs impôts, leurs soldats, et leurs sujets au profit de l'aristocratie des grands et des évêques; ceux-ci se groupent sous la protection du maire du palais, formant une société qui, par sa hiérarchie de patrons et de fidèles, ressemble déjà à la société féodale. Patron de cette aristocratie et bientôt maître effectif de l'État, le maire écarte les souverains défaillants et fonde une dynastie nouvelle. Famille de saints, ayant à la fois l'appui de l'Église et la force que lui donne le principe féodal s'affirmant de plus en plus dans les institutions que nous venons d'étudier, elle restaure un moment, avec Charlemagne l'autorité monarchique, mais s'affaiblit à son tour. Alors le roi est réduit au rôle d'un chef de fidèles; alors la féodalité est faite!

Telle est l'imposante construction que Fustel élève sous nos yeux, en éprouvant un à un tous les matériaux au feu de sa sévère critique. Il nous serait fort difficile de la soumettre ici à la discussion. Entre les romanistes et les germanistes le conflit n'est pas encore apaisé. Les thèses pourtant semblent s'affronter avec moins d'intransigeance. Il est possible que sur plusieurs points Fustel se soit trompé. C'était, il l'avoue lui-même, inévitable; peut-être a-t-il porté un jugement trop favorable sur l'Empire romain finissant, peut-être n'a-t-il pas accordé assez de valeur aux possibilités de la Gaule celtique, peut-être, comme le dit Louis Halphen, dans sa description de la monarchie franque, la façade romaine lui a-t-elle fait quelque illusion, bien qu'à lire Halphen lui-même, je me demande si cette façade n'était pas en même temps une armature. Mais il faut placer Fustel dans son temps. Son livre a constitué une réaction nécessaire et il apporte

une multitude de résultats acquis, et un salubre exemple. Fustel est un romaniste, mais, comme le fait remarquer à bon droit, son élève Paul Guiraud, il n'a pas été un romaniste intransigeant ; nul ne fut plus sincère dans son interprétation des textes ; nul n'a été plus circonspect. Vingt fois devant une institution dont il cherche l'origine, il s'arrête, avoue qu'elle pourrait être germanique, mais presque toujours il la retrouve et peut la suivre dans la tradition de l'Empire romain. La formule modérée qui résumerait ses conclusions pourrait être : le régime féodal n'est pas beaucoup plus germanique qu'il n'est romain. En tout cas, il a mis la recherche sur un terrain solide, et ce terrain, il l'a défendu àprement. Sorel, qui penche assez décidément pour ses adversaires, souligne sa manière hautaine, sa passion de polémiste incisif, subtil et impérieux et lui reproche d'avoir perdu son temps dans ces polémiques. Mais les discussions ne faisaient que l'inciter à des études nouvelles : il restait d'ailleurs fidèle aux idées maîtresses qui avaient guidé sa recherche : respect du passé, sens de la continuité de l'histoire, goût exclusif des faits dont on peut assurer la certitude — « l'histoire, disait-il, est une science, elle n'imagine pas, elle voit » — et qui le portait à l'étude des institutions plus que des hommes (on l'en a blâmé) ; enfin et surtout la défiance de tout préjugé moderne dans l'interprétation du passé. Ainsi s'organise une œuvre austère, certes, mais qui, inachevée comme l'histoire de Thucydide, n'en est pas moins comme l'histoire de Thucydide, une acquisition définitive, un *κτῆμα εἰς ἀεί*.

POLÉMIQUE ET MÉDITATION SUR LES PRINCIPES.

« Mais n'allons pas imaginer que pour chasser de son laboratoire d'érudit les fantômes de l'esprit moderne Fustel prétendit faire abstraction de la société où il vivait

et des destinées de la patrie où il était né.» (Sorel.)

Il est descendu plusieurs fois de sa tour d'ivoire, au moins deux fois.

En 1870, au cours de la guerre, Theodor Mommsen avait publié dans les journaux de Milan trois lettres au peuple italien dans lesquelles il justifiait la politique conquérante de l'Allemagne. Sous le titre : *l'Alsace est-elle française ?* Fustel lui répondit. Sa protestation serait-elle mieux entendue du monde qu'elle ne le fut alors ? A l'histoire et à la philologie raciales, il opposait la conception moderne du principe des nationalités !

Une autre fois — mais peut-on dire que cette fois il descendit de sa tour d'ivoire ? — il eut à se poser une grave question, qui inquiétera toujours la conscience d'un historien patriote : quels sont ses devoirs envers la patrie ? On était au lendemain de nos défaites. Zeller venait de donner une histoire d'Allemagne et Fustel en salua l'apparition en ces termes avec joie : « Voici une histoire d'Allemagne qui diffère de celles que nous avons jusqu'ici : elle n'est pas un panégyrique de l'Allemagne. » Ainsi commence, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1872, un admirable article, une manière de savant et hautain pamphlet, sur la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans. « Pendant les cinquante dernières années, il ne venait presque à l'esprit d'aucun Français qu'on pût parler de ce pays autrement qu'avec le ton de l'admiration. Cet engouement date de 1815. Notre école libérale, en haine de l'Empire, qui venait de tomber, s'éprit d'un goût très vif pour ceux qui s'étaient montrés les ennemis les plus acharnés de l'Empire, c'est-à-dire pour l'Angleterre et l'Allemagne. »

Et chez ses prédécesseurs, Fustel cherche ce qu'ils ont pensé sur les problèmes qu'il devait reprendre lui-même à ce moment :

« Que n'a-t-on dit depuis lors sur la race germanique ? »

Nos historiens n'avaient que mépris pour la population gauloise, que sympathie pour les Germains. La Gaule était la corruption et la lâcheté : la Germanie était la vertu et la chasteté, le désintéressement, la force, la liberté. Dans le petit livre de Tacite, nous ne voulions voir que les lignes qui sont à l'éloge du Germain et nos yeux se refusaient à voir ce que l'historien dit de leurs vices...

« ... l'invasion nous apparaissait comme la régénération de l'espèce humaine ; il nous semblait que les Germains n'étaient venus en Gaule que pour châtier le vice et faire régner la vertu... »

« Un artiste français voulut-il peindre l'Empire et la Germanie en parallèle, à la veille de l'invasion, au lieu de représenter la race gallo-romaine au travail, occupée à labourer, à tisser, à bâtir des villes, à élever des temples, à étudier le droit, à mener de front les labeurs et les jouissances de la paix, il imaginait de nous la montrer la coupe aux lèvres, dans une nuit de débauche. En face d'elle, il plaçait au coin du tableau la race germanique, à laquelle il prêtait un visage austère, un cœur pur, une conscience dédaigneuse. On dirait une race de philosophes et de stoïciens... Si M. Couture avait lu les documents de ce temps-là, il n'eût pas mis dans les traits de ses Germains la haine du luxe et l'horreur des jouissances, il y eût mis l'envie et la convoitise. »

Trop souvent nos historiens ont imité le peintre Couture :

« Nous reprochions presque à Charlemagne d'avoir vigoureusement combattu la barbarie saxonne et la religion sauvage d'Odin... »

« Nous maudissions les guerres que Charles VIII et François I^{er} firent au delà des Alpes, mais nous étions indulgents pour celles que les Allemands y portèrent durant cinq siècles. Plus tard, quand la France et l'Italie, après le fécond travail du Moyen âge, produisaient ce fruit incomparable qu'on appelle la Renaissance, d'où devait sortir la liberté de conscience avec l'essor de la

science et de l'art, nous réservions la meilleure part de nos éloges pour la Réforme allemande, qui n'était pourtant qu'une réaction contre cette renaissance, une lutte brutale contre cet essor de la liberté...

« Sur la foi des médisances et des ignorances de Saint-Simon, nous accusions Louis XIV d'avoir fait la guerre à l'Allemagne pour les motifs les plus frivoles et nous négligions de voir dans les documents authentiques que c'était lui au contraire qui avait été attaqué trois fois par elle. »

C'est que nous apportions dans l'histoire notre terrible esprit de parti.

« De là nous est venu un patriotisme d'un caractère particulier et étrange. Être patriote, pour beaucoup d'entre nous c'est être ennemi de l'ancienne France. Notre patriotisme ne consiste le plus souvent qu'à honnir nos rois, à détester notre aristocratie, à médire de toutes nos institutions. Cette sorte de patriotisme n'est au fond que la haine de tout ce qui est français. Il ne nous inspire que méfiance et indiscipline au lieu de nous unir contre l'étranger; il nous pousse, tout droit à la guerre civile.

« Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect pour les générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire, et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent la tradition française et s'imaginent qu'il restera un patriotisme français...

« Nos plus cruels ennemis n'ont pas besoin d'inventer les calomnies et les injures. Leurs historiens les plus hostiles n'ont qu'à traduire les nôtres. Quand l'un d'eux écrit que la race gauloise était une race pourrie, il ne fait que répéter ce que nous avons dit en d'autres termes. Quand M. de Sybel parle de la corruption incurable de l'ancienne société française, il n'est que l'écho affaibli de la plupart de nos historiens...

« ... L'étranger nous détestait, il y avait cinquante ans que nous nous appliquions à convaincre l'Europe que nous étions haïssables. »

Voilà pour les historiens français, venons-en maintenant aux historiens allemands.

Fustel n'avait, croyez-le, aucun dédain pour l'érudition allemande : il éprouvait au contraire pour elle une grande admiration et il en fait un bel éloge. Il avait certes bien raison ! Il serait puéril et proprement imbécile de nier la valeur de l'érudition allemande. Les sciences philologiques et historiques, depuis le commencement du XIX^e siècle et jusqu'à notre temps, ont eu en Allemagne et ont encore un éclat, une originalité, une solidité, une profondeur incomparables. Les savants allemands, sur bien des domaines, ont été et sont peut-être encore les guides et les maîtres de l'Europe. Mais la science allemande a parfois des défauts qui lui viennent du fond même de l'âme allemande. Ces défauts il importait, surtout à une nation voisine de l'Allemagne, de bien les connaître. Car lorsqu'il s'agit de l'Allemagne un certain patriotisme proprement allemand parle, chez plusieurs historiens, plus fort que la vérité.

« Nous professons en France que la science n'a pas de patrie, les Allemands soutiennent sans détour la thèse opposée. Il est faux, écrivait naguère un de leurs historiens, M. de Giesebrecht, que la science n'ait pas de patrie, qu'elle plane au-dessus des frontières ; la science ne doit pas être cosmopolite, elle doit être nationale, elle doit être *allemande*. »

Le grave M. de Giesebrecht ne s'est-il pas avisé qu'une déclaration si franche pouvait à la fois révolter et faire sourire ? L'humour anglais nous le révélera. Chesterton ne disait-il pas en 1914 « que le plus haut point où se soit élevé la culture prussienne, est atteint par une phrase comme celle-ci :

« Je suis Allemand et vous êtes Chinois. J'ai donc, moi étant Allemand, le droit d'être Chinois. Mais vous, vous n'avez pas le droit d'être Chinois, parce que vous n'êtes qu'un Chinois. »

Mais le ton de Chesterton n'est évidemment pas ici

celui de Fustel, dont nous devons poursuivre la grave leçon :

« L'érudition en France est libérale, en Allemagne elle est patriote. Ce n'est pas que les historiens allemands n'appartiennent pour la plupart au parti libéral. Ils ont presque tous la haine des institutions de l'Ancien Régime ; mais cette haine au lieu de s'adresser à l'Allemagne s'exhale contre l'étranger. Veulent-ils attaquer le régime féodal ? Ils portent leur malédiction contre la féodalité française. Veulent-ils poursuivre la monarchie absolue ? Ils s'en prennent à Louis XIV, comme si les princes allemands, grands et petits, n'avaient pas été des despotes. Plutôt que de condamner l'intolérance allemande, ils condamnent la révocation de l'édit de Nantes. Ils ne peuvent pardonner aux autres peuples d'avoir quelquefois aimé la guerre ; ils ont de généreuses indignations contre les conquérants, toutes les fois que les conquérants sont des étrangers, mais ils admirent dans leur propre histoire tous ceux qui ont envahi, conquis, pillé. M. de Giesebrecht déclare, sans aucun scrupule, que la période qu'il aime le mieux dans l'histoire d'Allemagne est celle où le peuple allemand, fort de son unité sous les empereurs, était arrivé au plus haut degré de puissance, où il *commandait à d'autres peuples*, où l'homme de race allemande valait le plus dans le monde. » Ainsi l'admiration de M. de Giesebrecht est pour les siècles odieux du Moyen âge, où les armées allemandes envahissaient périodiquement la France et l'Italie, et il ne trouve rien de plus beau dans l'histoire que cet empereur allemand qui campe sur les hauteurs de Montmartre ou cet autre empereur qui va enlever dans Rome la couronne impériale en passant sur le corps de 4.000 romains massacrés sur le pont Saint-Ange. Mais que la France mette enfin terme à ces perpétuelles invasions, que Henri II, Richelieu, Louis XIV, en fortifiant Metz et Strasbourg, sauvent la France et l'Italie elle-même de ces débordements de la race germanique, voilà les historiens allemands qui s'indignent et qui ver-

tureusement s'acharnent contre l'ambition française. Ils ne peuvent pardonner qu'on leur interdise de commander aux autres peuples. C'est manie belliqueuse de se défendre contre eux : c'est être conquérant que de les empêcher de conquérir !

« Le malheur est qu'ils sont sincères, et leur imputer la moindre mauvaise foi serait les calomnier.

« Jamais nation ne s'est tant vantée. Ils ont profité très habilement du reproche de vantardise, que nous nous adressions, pour se vanter tout à leur aise. Nous nous proclamions vantards, ils se vantaient avec candeur. Nous faisons croire au monde entier que nous nous vantions, alors même que nos propres historiens semblaient s'appliquer à nous rabaisser ; ils se vantaient sans avertir personne, modestement, humblement, scientifiquement, comme malgré eux et par devoir. Cela a duré cinquante ans. »

S'ils admettent au bénéfice de leur admiration certains peuples en qui ils retrouvent du sang germanique « c'est surtout pour la Pologne et pour la France que leur érudition est impitoyable. Ils démontrent que ces deux nations doivent être détestées ; que leur caractère n'a jamais été qu'ambition, légèreté, mauvaises mœurs, indiscipline, corruption, qu'elles ont été de tout temps perfides, querelleuses, débauchées, que leur existence est un danger pour le repos de l'Europe et surtout un danger pour la morale, que l'une d'elles a mérité d'être supprimée, que l'autre mérite de l'être, toutes les deux au profit de la Prusse ».

Ces lignes écrites en 1872 n'ont-elles pas aujourd'hui une résonance tragique ?

Dans ce dramatique et éternel conflit du patriotisme et de la vérité, à quelle règle va s'attacher l'historien Fustel de Coulanges ? Écoutez sa noble profession de foi :

« Assurément il serait préférable que l'histoire eût toujours une allure plus pacifique, qu'elle restât une science pure et absolument désintéressée. Nous voulions la voir planer dans cette région sereine où il n'y a ni pas-

sions ni rancunes, ni désir de vengeance. Nous lui demandons ce charme d'impartialité parfaite qui est la chasteté de l'histoire. Nous continuons à professer, en dépit des Allemands, que l'érudition n'a pas de patrie... l'histoire que nous aimons, c'est cette vraie science française d'autrefois, cette érudition si calme, si simple, si haute, de nos Bénédictins, de notre Académie des inscriptions, des Beaufort, des Fréret, de tant d'autres, illustres ou anonymes, qui enseignèrent à l'Europe ce que c'est que la science historique et qui semèrent, pour ainsi dire, toute l'érudition d'aujourd'hui.»

N'est-il pas beau que dans l'humiliation de la défaite, Fustel ait si fièrement proclamé sa fidélité à nos traditions intellectuelles? Intellectuelles? Ne devrais-je pas employer un mot plus haut? Il savait bien, cet historien sévère, que la grandeur de sa France c'était d'avoir toujours lutté en champion de l'esprit. Aux derniers siècles de l'Empire romain, quand elle était la Gaule, c'est sur ses frontières et avec ses guerriers, qu'elle a tenté, vainement hélas! d'assurer la défense de l'humanisme antique contre une barbarie destructive, et quand elle sort de l'abîme elle se relève soldat du Christ. Ne l'était-elle pas naguère encore? Son courage ne la vouait-elle pas au service des valeurs spirituelles et universelles? Français! vous en doutez? Demandez-le autour de vous aux innombrables amis de la France, et qui se sentent blessés au cœur de ses blessures parce qu'ils savent que c'est d'elle, la France, qu'ils ont reçu les dons du cœur. France malheureuse! oublieuse des trésors qu'elle portait. Pour les garder elle avait mal forgé son armure. Mais, vaincue sur les champs de bataille, elle poursuivait la lutte des idées, qui devait, celle-là, forger l'âme de la revanche. Ce n'était pas la bruyante propagande radiophonique d'aujourd'hui, c'était une discussion âpre mais sérieuse, en un temps où personne ne se résignait à la défaite et où l'on savait regarder en face l'austérité des rudes devoirs. Fustel n'était pas le seul à mener le combat; à la même date,

Gaston Boissier répondant à Theodor Mommsen, empruntait les termes de son adversaire lui-même, pour exprimer une pensée qui paraît bien être une loi éternelle de l'histoire : « Un traité injuste, imposé par la force, on ne le déchire qu'avec l'épée » (1).

Pierre JOUGUET.

(1) Autant que possible nous avons tenu à rester ici fidèle à la forme première de cet essai, qui fut celle d'une conférence prononcée au Caire, le 12 mars 1941. Le temps dont nous disposions alors ne nous avait pas permis d'insister sur les polémiques nationales de Fustel. A sa lettre sur l'Alsace, il eût fallu joindre son adresse à *Messieurs les Ministres du Culte Évangélique de l'armée du Roi de Prusse* (18 octobre 1871) et surtout peut-être son article de la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} janvier 1871) sur *La politique d'invasion, Louvois et M. de Bismarck*, œuvre d'une impartialité sévère, et dans laquelle l'historien libéral, confiant dans les valeurs civilisatrices, n'était pas sans se faire quelques illusions sur les conséquences, pour l'Allemagne, de la politique d'invasion. Fustel mettait trop haut la moralité politique de l'Europe du XIX^e siècle. Que dirions-nous du monde de notre temps ?

SUR LA GUERRE.

(FRAGMENTS.)

Les hommes qui ont dépassé la cinquantaine interrogent l'avenir avec anxiété. La guerre est horrible moins par ses ravages immédiats (l'autre guerre fut mille fois plus meurtrière) que par la perspective d'un lendemain de barbarie. Or, elle est bien émouvante, la passion tardive des vieux pour un mode d'existence mis en péril. Ce n'est pas nous qui demain, survivants attardés, serons les bénéficiaires ou les victimes des temps en marche, mais c'est nous qui nous inquiétons le plus de ce que sera la vie. Plaisirs, joies, douleurs, travail, pensée, — bref l'humaine condition des êtres s'accommodera-t-elle de l'événement futur? Nous nous demandons si l'ordre moral qui naîtra du nouvel ordre social créera à l'individu des zones de chaleur. La peur qui nous étreint est surtout celle de la défaite d'une civilisation sans doute viciée par un passé trop lourd et souvent impur, mais encore supérieure, malgré ses tares, à ce qu'on propose pour la remplacer. Que les hommes, qui n'ont plus beaucoup d'ans à vivre et, en tout cas, ne font plus partie de la mêlée palpitante, envisagent avec angoisse une forme de vie nouvelle et souffrent qu'elle puisse être une expression diminuée de la liberté et de la responsabilité individuelles, c'est la

preuve qu'au-dessus des épreuves personnelles, il existe une solidarité idéale des générations. Demain, nous ne serons plus, et pourtant le célibataire le plus endurci se découvre soudain des attaches multiples et, au cœur du cataclysme universel, s'émeut et devient social. L'humanité est une chaîne ininterrompue, et les hommes sont liés les uns aux autres dans le temps et l'espace. C'est à l'impossible destruction d'une solidarité quasi mystique que s'acharnent des tyrans éphémères. Même s'ils étaient victorieux, ils périraient de l'inhumanité de leur victoire. Et ce n'est pas là une de nos moindres raisons d'espérer.

*
* * *

Nous disions volontiers : « Il n'y a pas de justice absolue ; par définition l'homme n'est pas juste. » Aujourd'hui, nous tenons de tels paradoxes pour des propos criminels, voire absurdes. Après la guerre, dans la détente et l'abandon, nous nous reprendrons peut-être à sourire et à douter, mais maintenant, rendus aux élémentaires et fatales réactions, nous croyons à la justice absolue et nous croyons que les hommes ont faim de justice. Mais qu'il est difficile à la vérité de montrer son visage, cette vérité sans laquelle nous ne pouvons pas concevoir que la justice puisse se prononcer. C'est que la guerre a besoin de silence et d'ombre et que pour triompher du mal, le bien doit user parfois de moyens déconcertants. Sur les routes interdites, dans la brume complice, la politique de guerre n'est pas libre de ses faits et gestes. Il est urgent de se défendre comme on peut et d'attaquer comme on doit. L'iniquité de l'ennemi excuse et justifie toutes les initiatives du combat direct ou indirect.

*
* * *

Nous sommes ici dans un lieu privilégié. De la guerre, nous ne connaissons que des images fugitives. Par des

réécrits seulement nous nous représentons les horreurs de la famine et les malheurs de l'asservissement. Qu'un pays comme la France où longtemps, presque toujours, s'exprima sur le rythme le plus harmonieux, la douceur de vivre libre et indépendant, où l'esprit exerça sa maîtrise incontestée, où tout fut grâce, parfum, beauté, où les pires excès de la politique laissaient intacts les trésors du cœur, où l'indiscipline des tempéraments accusait une richesse inépuisable, qu'un tel pays ait été défait avec une rapidité foudroyante, c'est le mystère qu'on cherchera à comprendre, mais qu'on n'expliquera jamais. Le fait suffit avec sa brutalité. La défaite de la France, ce fut dans un ciel déjà assombri, un passage de ténèbres. Ici, nous connaissons les printemps riants et les horizons lumineux, la vie facile, la quiétude des corps, la sécurité physique. Mais l'âme est-elle en repos? Nous pleurons sur Paris privé de pain et d'esprit, sur une société traquée, sur le lamentable défilé, devant les magasins d'alimentation, des ménagères s'en retournant les mains vides et le visage creusé par le désespoir; nous pleurons sur l'expression la plus haute et la plus fine d'une civilisation qui émerveilla l'univers et qu'on s'ingénie à avilir.

Si nous sommes assez sensibles pour comprendre l'ampleur du désastre, et le sentir dans notre chair et dans notre intelligence, nous ne goûterons plus sans remords aux bonnes choses de la vie dont nous disposons avec abondance, alors que nous ne sommes pas les plus méritants. Du coup, nous réalisons le sens profond de la guerre, et notre colère augmente contre le peuple hargneux et destructeur.

*
* *

Les mots ont une vie qu'il faut respecter si on ne veut pas qu'ils se vident de leur substance. Chaque mot a sa résonance, et c'est une chose étonnante que cette musique faisant lever, mieux que dans une évocation intellectuelle,

des images précises et d'un réalisme admirable. Les mots qui s'inscrivent à leur juste place dans une phrase, il est vain de les orner de fausses parures, de les accabler du poids de beautés superflues ou d'épithètes chantantes. Seule la simplicité crée le véritable miracle de l'expression et c'est pourquoi, sans doute, tant d'auteurs ne se survivent pas qui n'ont pas élagué pour la postérité, toujours plus sévère, ce que dans leurs œuvres il y avait de trop actuel, ce qui est condamné à vieillir, c'est-à-dire le style brillant et ses prétextes. La vertu capitale des mots est dans la concision, l'essentiel, l'irremplaçable. Même aujourd'hui Pascal triomphe et Racine est le modèle.

Le lecteur souffre qu'un style de guerre n'ait pas été trouvé et qu'une littérature grandiloquente affadisse par ses exagérations les sentiments les plus sacrés ou fausse les réalités les plus nobles. Le silence vaudrait mieux que le manteau de pourpre des mots sonores qui escamote la vérité. Il faut, même au style, la bonne foi.

*
* * *

Nous nous accommodions de notre temps et nous vivions comme engourdis, aveugles et sourds, enfoncés dans nos illusions obstinées. S'il nous arrivait de formuler des regrets pour le temps de notre jeunesse, c'est moins parce que la vie était alors plus belle que parce qu'elle fut la vie de notre jeunesse. A la vérité, la fuite du temps s'inscrit toujours sur une trame invisible, ou qui le demeure tant que la distance entre le point de départ et le point d'arrivée ne couvre pas un long chemin. Un jour, sous le coup d'un événement grave, ou d'un sentiment déplacé, ou d'une passion torturante, nous sentons soudain que nous avons glissé insensiblement d'un temps à un autre et, quoi que nous fassions, nous restons les captifs d'un ordre ancien.

La guerre a marqué d'un signe cruel le divorce de nos esprits et fait ressortir ce qu'il y avait d'artificiel dans

une civilisation exténuée. De grands ouvrages, mais trop cérébraux, ont essayé, depuis l'autre guerre, de dénoncer le péril. Nous les avons lus, et nous avons écouté bien des voix éloqu Coastes qui nous mettaient en garde contre la dangereuse fascination d'un monde dont nous refusions d'admettre le déséquilibre. Mais ces voix, elles-mêmes glacées, tombaient dans le désert aride des cœurs détournés de leur vocation. Nous côtoyions, en refusant de le voir, l'abîme qui nous entourait de toute part. Il est extraordinaire qu'avec une intelligence plus vive, l'homme se soit enfoncé avec volupté dans une paresse générale du sentiment et de la pensée et que l'activité redoublée dont il a fait preuve se soit dispersée en incohérences pour un but de plaisir et d'argent.

*
* *

La guerre était fatale, non point celle qu'Hitler a imposée au monde, mais celle qui devait, un jour ou l'autre, opposer le passé à l'avenir. On aurait pu éviter la honte de la guerre hitlérienne si les terribles fautes commises n'avaient contribué à gonfler le mythe nazi jusqu'aux proportions de la réalité, mais nous n'aurions fait que retarder la transformation nécessaire, sous la forme d'une guerre ou d'une révolution, de l'ordre humain et social.

*
* *

L'idée de patrie, qui fut si grande et créa, pendant plus d'un siècle, une mystique agissante, deviendrait-elle une idée fausse? Les hommes ont eu besoin longtemps de s'organiser en nationalités. Ils y étaient poussés par le souci de sauvegarde et la conception d'un ordre matériel logique, cohérent. On peut croire qu'à l'origine l'idée de patrie ne comportait aucune sentimentalité. Dans un monde privé de moyens lointains de communications, la seule réalité terrestre était la partie du sol sur lequel

les groupements ethniques vivaient tranquilles et pacifiques, en bonne harmonie avec les voisins, procédant à des échanges matériels d'abord, spirituels ensuite, qui rendaient la vie agréable aux uns et aux autres.

La Révolution de 1789 en enrichissant le vocabulaire du mot patrie a apporté des changements profonds dans la sentimentalité collective des peuples. A la politique réaliste des monarchies succédait une politique idéaliste basée sur des éléments subtils qui allaient créer «l'égoïsme sacré». Pendant cent ans et plus, on pensa, on agit, on vécut en fonction de la patrie. Une sorte d'exaltation désintéressée éleva les hommes au-dessus d'eux-mêmes, qui acceptaient de mourir pour une idée magnifique et confuse, de vagues notions, de belles images.

C'est un stade aujourd'hui dépassé et l'homme lui-même éclate entre des frontières illusoires ou artificielles. La patrie comporte trop de choses, elle est surchargée de richesses qui s'opposent et elle est constituée souvent de territoires que n'unit aucun lien matériel ou moral. Et puis, les formes de la vie sociale ont changé en même temps que celles de la vie sentimentale. Il n'y a presque plus dans le monde des patries au sens vrai du mot, parce qu'une patrie est un tout homogène et que nulle part, ou à peu près, une nation se présente dans la pureté absolue d'une formation unique.

Il faut en prendre son parti et essayer de concevoir, dès à présent, l'avenir qui attend les hommes. Cette affreuse guerre imposée par l'Allemagne pour le triomphe de ses desseins de proie, au nom d'une métaphysique barbare, est acceptée par l'adversaire précisément sur le terrain de l'idéologie. Là, des gouvernements dictatoriaux s'en prennent à l'homme dont ils veulent abattre la dignité, ici, des gouvernements libéraux veulent installer l'homme à sa juste place, entre les lignes parallèles de ses droits et de ses obligations.

On continuera peut-être, après la guerre, à se servir encore pour la commodité du style, du mot de patrie,

mais il aura perdu sa signification première. C'est dans l'ordre fatal des choses que les hommes s'unissent de plus en plus à un plus grand nombre d'hommes. La nationalité elle-même, si l'Allemagne triomphait, céderait la place à une conception élargie de l'ordre international. Malgré les apparences contraires, les dures expériences que nous valent la méchanceté, les trahisons de l'esprit, l'abjection des cœurs, l'affaissement des caractères, l'humanité ne cesse de tourner les yeux vers plus de lumière et de pureté.

*
* *

Le monde qui naîtra de la guerre sera un monde nouveau, mais les hommes changeront-ils ? Ont-ils tant changé que cela depuis la création ? Les passions et les vertus, la bonté et la méchanceté ne se partagent-elles pas, en crises successives, l'empire des âmes ?

Un monde nouveau ? Peut-être, mais avec des hommes anciens, car l'homme, en son fond, reste toujours le même. Tout au plus s'adapte-t-il, courbé sous la férule des lois, aux circonstances passagères. Pourrait-on concevoir un univers très différent de celui que nous avons connu ou que nos pères ont connu avant nous ? Ce qui se modifie ou se transforme, ce sont des apparences, les conditions extérieures de la vie, le monde des rapports entre les individus, mais dans sa structure intime l'homme continuera à agir, à penser, à haïr et à aimer, selon des réflexes élémentaires. Grandeur et misère de la vie ! Nous ne pouvons rien faire que de borné ; même les forces spirituelles ne sont pas capables de reculer les limites assignées à l'initiative humaine. Il reste que les alluvions des siècles, l'évolution des mœurs, une sorte de délicatesse sentimentale, créent pour le besoin de la vie sociale une température douce et chaude, un peu artificielle, mais suffisante pour donner une illusion de bonheur.

En vérité rien ne change hors l'illusion. L'humanité s'est toujours bercée de chimères diverses, toutes vaines

et toutes puissantes. La science en dépit de ses précisions et de ses certitudes n'est pas parvenue à détruire le monde des illusions auquel nous mènent les routes intérieures. Cette guerre est encore une manifestation grotesque et sanglante de l'homme défiant la divinité.

Georges DUMANI.

ÉLABORATION DE L'HOMME.

Modeler en vue d'une fin utilitaire ou morale des types humains idéalement définis, leur conférer la forme préméditée sous la pression des contraintes sociales ou par l'art de l'éducateur, telle fut la tâche première qu'entreprirent, en tous temps, les cités, les nations ou les clans.

A cette élaboration de l'homme présidaient, soit une volonté directrice — politique ou mystique — soit la pesée d'une tradition.

Forger un citoyen de Sparte ou de la démocratie athénienne, c'était fabriquer un outil élémentaire — pièce destinée au montage dans un vaste organisme social.

A chaque cité convenait, selon sa physionomie propre, un exemplaire spécifique de citoyen.

Il fallait que l'individu fût entouré d'influences traditionnelles dès l'enfance, et que méthodiquement on le préparât à se laisser insérer sans trop de résistance dans l'architecture de la communauté.

L'œuvre d'harmonie que le médecin et le maître de gymnastique accomplissaient en faveur du corps, l'éducateur s'efforçait de l'assurer au caractère comme à l'esprit de son élève.

Chaque fonction — qu'elle fût organique ou mentale — au sein de l'individu, chaque individu dans le cadre de la cité, devaient être sollicités à s'épanouir et, simulta-

nément, à s'intégrer dans une symphonie d'ensemble.

Si l'on était en droit de demander au moniteur de gymnastique de posséder la science du corps, combien plus impérieusement ne devait-on pas exiger que l'éducateur et le législateur eussent acquis la « connaissance de l'homme ».

Gnôthi seauton, « connais-toi toi-même », répétaient avec le dieu de Delphes, les philosophes.

Dès lors s'opposent deux conceptions.

Selon l'une prévaut, à titre de réalité intangible, l'édifice social de la cité : noyau coriace, complexe de traditions, de lois, de croyances, d'ambitions ethniques ou culturelles. À ses exigences ou à celles de ses meneurs, il subordonne en bloc toutes ces unités infimes qu'on appelle des hommes. Pour les tenants d'une telle doctrine qu'est-ce que la connaissance de l'être humain sinon la science qui en étudie les ressorts afin de les mieux insérer dans l'action collective ?

La conception adverse — on pourrait à juste titre la nommer socratique — pose comme réalité indépendante et cellule primaire la personnalité humaine.

Autour d'elle et en conformité avec sa spécifique nature d'homme, devrait se construire la machine sociale.

Le philosophe en cette dernière et périlleuse position, prétend rompre avec l'ordre antique du fait accompli — ordre d'une société issue des errements de l'histoire. Il veut bâtir hardiment sur une avant-garde de virtualités humaines.

Mais, au préalable, il est tenu de déchiffrer l'énigme que lui opposent la structure secrète et l'intime nature de l'homme.

C'est pourquoi, à la manière prudente de Socrate, il va par les rues, interrogeant.

Et il exhorte les sages et les sots à acquérir la connaissance qui seule prévaut : *gnôthi seauton*.

S'interroger n'est pas s'analyser. Nous essayerons de montrer plus loin que la clairvoyance des Hellènes péné-

tra par une descente intuitive jusqu'aux articulations essentielles du complexe humain.

Ce que l'âme découvre en ces profondeurs ne pouvait s'exprimer dans les termes d'une langue qui ne fut point créée pour cet usage.

Mais le message, si obscur demeurât-il, ne fut pas perdu. En sa forme imparfaite, les mystiques, à travers tous les temps se le transmirent.

Il se peut qu'aujourd'hui la science biologique veuille reprendre le testament et tente d'en lire les signes.

Au regard du biologiste, les centres et les réseaux nerveux qui s'offrent au parcours de la sensation, du vouloir, aux impulsions du caractère ne forment point un lacis de fibres et de cellules aux dispositifs interchangeables.

Depuis les racines de la moelle allongée que parcourent les échanges les plus rudimentaires de la vie animale jusqu'aux avant-postes de l'esprit posés sur le cerveau en des territoires d'élection, les fonctions nerveuses se superposent par hiérarchie, d'étage en étage.

En vertu d'un jeu subtil de dignités et de puissances, les divers groupes de cellules détiennent les unes sur les autres un certain degré de pouvoir : l'inhibition. Cette gamme d'emprises réciproques s'exerce au profit des formations les plus élevées dans la genèse du perfectionnement ; les éléments hautement intégrés imposent aux plus rudimentaires leur contrôle.

Mais dans les régions sises sous la base du cerveau les centres ne se distinguent pas seulement par leur affectation étroite à un rôle ni par le degré d'inhibition qu'elles détiennent. C'est selon une affinité de noblesse qu'ils s'unissent.

De même, dans une symphonie chorale, des groupes d'exécutants liés soit par une communauté d'âge ou de qualités, soit par la hiérarchie des voix, concertent leur chant.

Ainsi, à côté de formations ancestrales dont la puissance

prévalut aux temps antiques, opèrent — pour s'opposer à elles — des centres d'avant-garde. En ceux-ci résident les traits fraîchement acquis par l'espèce humaine, au cours des âges géologiques récents.

Ces fonctions privilégiées disposent l'humanité à part de tout autre genre en ce monde. La richesse de leur contenu l'autorise à espérer encore de plus amples et prodigieux développements.

Mais posées en équilibre hardi au-dessus des puissantes infra-structures animales, les virtualités nouvelles ne rompent nullement avec le passé et ne peuvent entraîner la masse dans leur envol.

Force leur est de composer.

Un équilibre sans cesse menacé et rétabli, un antagonisme sourd, règnent entre les fonctions spécifiquement humaines et le pouvoir des formations ancestrales.

Aux activités supérieures d'intégration, à celles de l'intelligence et de l'esprit, aux activités de contrôle et de maîtrise de soi (puissance d'inhibition), s'oppose la poussée montante de forces d'expansion destructive dont la violence exprime la personnalité du cerveau archaïque — l'hypothalamus —.

L'expérimentation fine des physiologistes a démontré que la plus discrète excitation portée en un point bien défini — à l'exclusion de toute autre région — de l'hypothalamus suscite des crises de rage d'une extrême intensité. Par ailleurs, les particularités du tempérament avec ses passions et ses appétits, peut-être aussi, les traits de la nature physique inscrivent leurs démarches sur ces mêmes territoires. A une faible distance de ces centres, les émotions, la sensibilité, les colorations affectives de la vie subissent une active élaboration et s'intègrent à la personnalité.

Des esprits quelque peu amateurs d'étiquettes sommaires ont voulu situer en ces lieux le «siège de l'âme animale et du tempérament». L'expression est trop grossièrement simplificatrice.

Mais souvenons-nous de la dualité de l'homme : au delà des formations ancestrales de l'hypothalamus, les lobes du cerveau offrent d'immenses champs de prospection aux fonctions nouvelles tandis que leur pouvoir de contrôle, tente de maîtriser, de discipliner, de restreindre le tempérament et les passions du « vieil homme ».

L'enrichissement plastique, qui, depuis la plus ancienne époque des temps quaternaires, n'a cessé de modeler vers des formes de progrès le cerveau de l'homme, témoigne-t-il d'un dessein ?

Les espèces — lorsqu'elles n'avortent pas — croissent, s'épanouissent, dégénèrent, toujours selon quelque plan de structure que la durée géologique gonfle en genèse.

Le plan qui préside à l'expansion des races humaines se laisse clairement entrevoir. Il s'inscrit en document vivant autour des plis du cerveau — plus particulièrement sans doute sur les régions frontales.

Vers quel destin inconcevable, la nature ouvrière de miracles, médite-t-elle de projeter notre présente espèce, à peine encore issue des limbes ?

Nul ne peut dire si le jeu de redoutable équilibre auquel se livrent l'ange et la bête s'achèvera en plongée de suicide ou en envol.

Qu'on doive voir en lui une forme de transition, une ébauche, un singulier essai entrepris à partir de la primitive bestialité en vue de quelque règne nouveau, l'homme depuis des millénaires se débat dans l'agonie de sa nature d'hybride.

C'est dans l'exacte mesure où prévalent les forces qui le tendent vers la genèse d'avenir que l'homme perçoit le déchirement du combat intérieur.

Au temps de la préhistoire, la lutte se réduisait à d'obscurs antagonismes organiques entre deux formations nerveuses nées sous des millénaires différents. L'avènement de la conscience et de ses intuitions porte le conflit

devant l'esprit et l'élève à la hauteur d'un drame. Il y va du destin de l'Homme.

Gnôthi seauton.

Les plus épris de clarté parmi les Hellènes tentèrent de projeter un rai de lumière au fond de leur nature sur l'antique ténèbre. Ils se heurtèrent aux aspérités d'une caverne.

Cette chose ailée, qu'en raison de son origine divine ils nommaient l'âme, partout se meurtrissait aux barreaux d'une cage.

Le corps est une prison — *Sôma-Sema* — un sépulcre, disaient les pythagoriciens avec les orphiques.

Quand les initiés d'Éleusis, lancés à travers la nuit, voulaient s'élever vers l'illumination, la fange des bourbiers les engluait.

C'est pourquoi Platon, méditant de bâtir une cité parfaite, s'apprêta à forger des races d'hommes pures de toute bestialité, des races affranchies sous le règne de l'Esprit et conformes au dessein du Demiurge.

Roger GODEL.

TROIS PRIÈRES.

Prière de l'heure inutile.

*Je suis le brin de laine
accroché au buisson ;
L'agneau qui m'a perdu
s'en va par le sentier,
le buisson qui me garde
ne connaît que ses fleurs.*

— *Oh, brin de laine
rêvant au fuseau
d'une reine.*

*Je ne me souviens plus
du vent et de l'eau qui dansent
car mes lambeaux filent une quenouille
de silence.*

*une brise m'enroule sur une branche
comme l'anneau
au doigt d'un mort*

— *Oh, l'hiver viendra
où les buissons brisés
chantent
dans les brasiers.*

*Nul n'aura filé ma laine,
nul n'aura le regret de ne l'avoir pas filée
mais quand je brûlerai,
inutile,
dans l'âtre,
souviens-toi,
mon pâtre,
de ma laine sur l'agneau.*

Prière pour le torrent sec.

*Mon Dieu
toi qui sais combien souffre le torrent
quand les pluies de la montagne
l'oublent,
Toi qui sais le regard triste des pierres
quand leur prière
implore l'eau,
Toi qui sais comme la poussière s'étonne
de l'inutile vie,
Ne laisse pas le torrent creuser son lit de pauvre,
lui qui peut contenir tant de souffle et de joie,
tant de branches emportées,
tant de fleurs en émoi...*

*Oh, glisse l'eau entre ses galets
comme glisse le rire entre les dents,
et qu'il emporte encore
les chansons commencées à l'aube des montagnes.
Ne laisse pas sans voix
ce torrent qui pourrait, sur un signe de toi,
devenir le chant d'orgue
qu'attendait la vallée.*

Prière du Chaperon Rouge.

*Je veux aller trouver grand'mère,
mais pourquoi, mais pourquoi
les pavots sont-ils si rouges, ma foi?.*

*Je veux aller trouver grand'mère
mais la route sent si bon
sous mes chaussons,
pourquoi la route sent-elle le tilleul et le miel
puisque mère grand
m'attend?*

*Je veux aller trouver grand'mère
mais en lançant mes bottes
j'ai cueilli des grillottes
et des fraises des bois
et pourquoi tant de fraises
aujourd'hui, sous mes bottes?*

*Grand'mère, si tu veux, si tu veux
la prochaine fois
que j'arrive vite chez toi
dis aux pavots d'être moins rouges,
aux grillottes de pousser plus tard
ou dis à la maman du Chaperon Rouge
de lui bander les yeux comme à Colin Maillard,
mais sinon, mais sinon
j'arriverai, grand'mère,
bien après l'ogre
à la maison.*

Yvette HABIB.

PERSÉPHONE.

(CONTE.)

Les grands chevaux de l'espace sont descendus cri-nières au vent pour méditer devant les abreuvoirs de la terre, tandis qu'au bout de la vallée la petite fille qui cherche un nom pleure dans son mouchoir de deuil. Plus loin, sur la terrasse de ce palais sans fin qui domine la mer, l'Aventure en robe de bal joue avec ses perles qui sont la plus belle occasion du monde. Un jeune homme, habillé de rouge comme un chasseur, lui fait de l'œil. Il sait très bien ce qu'il risque : un peu sa vie, beaucoup sa mort, mais qu'importe ! le visage de cette femme vaut une faillite.

— Je suis le fils du Châtelain, murmure le jeune homme, je suis le fils du Châtelain et je chasse à courre de l'angelus de l'aube à l'angelus du soir. Toutes ces collines et tous ces vallons qui peuvent entrer dans le regard m'appartiennent. Mon nom est Enguerrand de Mahaut.

— C'est intéressant, lui répondit la femme en robe du soir, mon nom à moi est Perséphone. Je suis couverte des pieds à la tête de dons précieux qui me furent offerts en échange de quelques petits vertiges jetés d'ici de là... Les hommes courent derrière moi, un bandeau sur les

yeux. Hier ils étaient des milliers, venus des quatre coins du globe, à me suivre la main sur le cœur. Un nègre plein d'espoir m'appela l'esclave de sa vie, un moine à bout de prières voulut s'étrangler avec ma chevelure. Et toi, qu'attends-tu de moi ?

— Rien, ton désir. Les Mahaut à travers les siècles se sont toujours signalés par un manque total d'imagination. Noblesse oblige. Quand on a tout, l'esprit ni les mains ne doivent travailler. Pour nous, se fatiguer c'est déchoir. Ordonne, je t'obéirai.

— Parfait !

Perséphone tira de son chignon de longues épingles d'or.

— Prends ces épingles, Enguerrand, et crève-toi les prunelles.

— Vous êtes folle !

— Fais ce que je te dis.

— Impossible, demandez-moi autre chose.

— Soit, alors suis-moi et regarde, regarde bien puisque tu as des yeux pour voir !

Ils allèrent seller les grands chevaux de l'espace, qui méditaient devant les abreuvoirs et leur chevauchée à travers le monde commença.

— Regarde, puisque tu as des yeux pour voir, sur la pelouse de ce parc, ces démentes qui dansent en poussant des gémissements lugubres. De leur poitrine blessée coule un sirop de sang. L'asile les a vêtues de blanc pour ne pas effrayer les enfants des écoles qui chaque dimanche leur apportent des tartines de beurre. Là-bas, sur cette plage privée de soleil, cette foule compacte qui marche le long de la mer, c'est la croisade des mendiants, qui, ayant déserté les villes, se dirigent sans espoir vers des pays inconnus. Chaque jour les goélands par nuées viennent les nourrir en leur jetant des débris de festins volés à bord des paquebots de luxe. Regarde, puisque tu as des yeux pour voir, derrière ces murs d'hôpitaux comment

les malades s'habituent — avant leur mort — à pourrir. Les pansements sales pénètrent dans les plaies et activent la floraison pestilentielle de la gangrène. Regarde dans ces prisons ces prostituées parquées tel du bétail. Elles sentent la sueur d'homme et le mauvais parfum. Remarque leurs dents usées et leurs pieds boursoufflés. Écoute leur rire, ivre de vices et de fatigue, qui se déchire comme une peau vivante en cognant les barreaux de fer !

— Assez, cria Enguerrand, je ne veux plus rien voir, je veux retourner sur mes terres.

— Pas avant d'admirer les bouches desséchées des misérables qui meurent de faim et les cadavres des suicidés, précieux ornements des morgues. Penche-toi sur les brûlés, rouges et noirs, recroquevillés sur eux-mêmes comme des rameaux calcinés et sur les noyés verdâtres étalés dans leur molle flatulence. Enguerrand, n'est-elle pas une belle aventure, celle qui t'a initié au désespoir des hommes, toi que le hasard préserva jusqu'ici du plus léger chagrin ?

— Assez, répéta Enguerrand, je veux retourner sur mes terres.

— Entendu, la petite fille qui cherche un nom et pleure dans son mouchoir de deuil nous y attend. Tu la connais. C'est Louise ta fille. Sa mère, la porchère abandonnée par toi se jeta dans l'étang le soir où tu donnais un bal pour les duchesses des Presqu'îles. Ton palais, toutes lumières dehors, flamboyait le long de l'océan comme un grand incendie. Les convives, groupés sur la terrasse, lançaient avec des gestes élégants des pistaches aux requins, te souviens-tu ?

— Perséphone, malgré ton langage effrayant, tu me plais follement. Ton parfum étrange me grise jusqu'au meurtre. Tout ce que j'ai t'appartient, mes domaines, mon âme.

Mais la voix de Perséphone lui répéta :

— Enguerrand, crève-toi les prunelles.

— Perséphone, pourquoi me hais-tu ? A toi, je n'ai

jamais fait aucun mal. Songe que je suis un des hommes les plus riches du monde.

— Oui, je sais, tu es riche, jeune et beau ; pourtant tes yeux, bleu de mer, bleu de jacinthe, devront disparaître, ton destin est là, écrit en lettres de feu au-dessus de l'horizon. Regarde...

Enguerrand leva les yeux, une douleur aiguë brûla ses prunelles, il eut à peine le temps de déchiffrer le mot : AVEUGLE qu'un éclair fulgurant inscrivait en lettres géantes sur le ciel.

Et Enguerrand à partir de cet instant demeura pour toujours plongé dans la nuit.

*
* *

Le lendemain, lorsque Perséphone affronta le Concile des Hautes Colonnes, un voile de tristesse obscurcissait son visage.

— Vendredi, leur dit-elle, fut un jour pénible, j'ai dû frapper de cécité un malheureux jeune homme dont l'inconscience naïve me fendait le cœur.

— Et le moine, qu'en as-tu fait ?

— Un proxénète.

— Le nègre ?

— Un ministre d'État.

— Bien, et de la petite Louise ?

— Son père s'en occupe ou plutôt c'est elle qui s'occupe de son père. L'histoire d'Œdipe recommence.

— Parfait !

— Mesdames, je vous demande un congé de quelques semaines.

— Impossible, nous ne pouvons ralentir le rythme des événements sur la terre. Au contraire, nous désirons une recrudescence d'allure qui les mène à la guerre et à la révolution.

— Je voudrais surveiller, murmura Perséphone d'une voix timide, mes intérêts personnels.

— Non, non et non !

Les Colonnes en colère crachaient des panaches de fumée.

— Vous êtes notre meilleure messagère, nous avons besoin de vous.

Et Perséphone redescendit parmi les hommes.

* * *

Enguerrand guidé par Louise avançait lentement dans l'immense parc solitaire.

— Louise, j'entends un murmure d'eau, sommes-nous devant la fontaine gardée par deux lions de pierre ?

— Non, mon père, je ne vois que des bébés joufflus qui crachent de l'eau dans une belle coquille.

— Conduis-moi vers le banc qui se trouve derrière cette fontaine.

Enguerrand s'assit. Ses cheveux blonds sous les lueurs du crépuscule prenaient des reflets de métal. Il posa ses mains à plat sur le banc et demeura immobile dans une attitude inquiète d'aveugle.

— Va jouer sur la pelouse.

— Je n'aime pas jouer avec mes nouveaux jouets.

— Et pourquoi ?

— Ils sont trop méchants.

— Méchants ?

— Oui, ils ne se laissent pas casser.

Et rêveuse, la petite continua :

— A la porcherie, tous mes jouets se laissaient casser.

— Dis-moi, Louise, de quelle couleur sont tes yeux ?

— Je ne sais pas, peut-être bleus, peut-être verts.

— Ne sont-ils pas bleu jacinthe ou bleu de mer ?

— Ah ! mon père, un grand oiseau noir descend sur nous, j'ai peur... Il tient quelque chose dans son bec.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait un collier.

— Viens t'asseoir à côté de moi. Ne crains rien.

L'oiseau, les survolant dans un puissant remous d'ailes,

laissa choir le collier sur les genoux de Louise. Elle poussa un cri.

— Mon père, le collier est tombé !

Enguerrand saisit les perles, les approcha de son visage, les respira. Son cœur battit violemment : ces perles exhalaient le parfum étrange de Perséphone.

*
* *

Enguerrand vendit la plus grande partie de ses domaines et fit construire de nombreux hôpitaux et asiles. Asiles pour aveugles, pour fous, pour mendiants, pour vieilles prostituées, asiles pour tous les désespérés de la terre. D'innombrables affiches, la radio, les journaux lançaient des appels dans chaque continent, chaque pays, chaque ville, chaque campagne, suppliant ceux qui se trouvaient sur le point de se tuer de renoncer à leur suicide et de répondre instantanément à l'agence Perséphone, prête à leur procurer ce qu'ils désiraient.

Cette organisation prit l'ampleur d'un État. Des offices, constitués à la manière des Ministères, s'y trouvaient rattachés. Enguerrand dirigeait avec une énergie inlassable cette œuvre colossale, appelée l'« Œuvre de Perséphone ». Au-dessus de son bureau, il fit inscrire en lettres d'or : « Ne pas travailler, c'est déchoir. »

Et les années passèrent.

— Mon père, lui dit un jour Louise, votre œuvre a réussi merveilleusement, pourtant vous ne semblez pas satisfait. Je vous sens inquiet, nerveux. Chaque fois que la sonnette retentit, qu'une porte s'ouvre, qu'un volet claque, vous tressautez. Une lueur fugace de joie éclaire votre visage, puis vous redevenez sombre comme à votre ordinaire. Mon père, l'on dirait que vous attendez quelqu'un...

— Oui, Louise, j'attends quelqu'un.

— Et pourquoi cette personne ne vient-elle pas ?

— Elle viendra certainement, ma fille.

*
* *

Il était minuit, Enguerrand étendu sur son lit s'appêtait à passer de la nuit de sa vie à la nuit du sommeil. Son corps, fatigué par une longue journée de labeur, s'abandonnait au bercement imperceptible des ténèbres et du silence quand la porte s'ouvrit et que Perséphone entra. Il se dressa sur son séant.

— Perséphone, enfin, te voilà !

Invisible au regard des hommes, simple ombre dans l'obscurité de la pièce, Perséphone se dirigea vers le lit d'Enguerrand.

— Oui, c'est moi. Je n'ai pu revêtir ma forme humaine, car les Hautes Colonnes me l'ont défendu, mais je savais que tu pourrais quand même réaliser ma présence.

— Perséphone, je t'aime, que dois-je faire maintenant pour te plaire ?

— Enguerrand, je ne puis me passer de toi là où je vis, car je t'aime aussi. Veux tu me suivre ?

*
* *

Lorsque Louise, le lendemain, pénétra dans la chambre de son père, elle le trouva mort sur son lit. Un étrange sourire de béatitude illuminait son visage. Peut-être est-elle venue, songea la jeune fille, celle qu'il attendait...

Marie CAVADIA.

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES.

CHAPITRE II.

LA PREMIÈRE CONVERSION DE BERGSON.

Henri-Louis Bergson est né à Paris, rue Lamartine, le 18 octobre 1859. Son père était, semble-t-il, Irlandais, sa mère Polonaise, tous deux, d'ailleurs, israélites. Henri Bergson garda, jusqu'en 1881, la sujétion anglaise de son père. La famille appartenait à la bourgeoisie aisée et Henri Bergson reçut une excellente éducation française et anglaise. C'est peut-être à sa double origine irlandaise et slave qu'il doit cet amour de la méditation intérieure, ce goût du rêve qui l'a toujours caractérisé : il est cette âme aux songes obscurs dont parle le poète et dans sa vieillesse il confiait encore à Edmond Jaloux : « Oui, j'ai toujours rêvé, beaucoup rêvé (1). » L'éducation anglaise fait s'épanouir la distinction naturelle de pensée et de mœurs et cet amour de la politesse, qu'il a si bien vanté plus tard dans un discours. L'esprit anglais contribue à développer en lui cet amour du fait concret, cette méfiance des grandes constructions abstraites à l'allemande, cet em-

(1) *Journal de Genève*, 2 février 1941.

pirisme vrai, ce réalisme, qui est bien l'essence du caractère britannique. Ces deux tendances associées l'ont, peut-être, aidé à sentir dans le monde du rêve le *fait* que n'explique pas l'associationisme. Certes, on ne saurait voir dans les données de l'hérédité des déterminations de cause à effet. Mais il nous faut bien connaître le caractère de Bergson et pour cela on ne peut procéder que par suggestion, comme fait le romancier, dont la méthode est, sur ce point, bien supérieure à celle des philosophes. Bergson lui-même, ne nous enseigne-t-il pas l'importance essentielle du *caractère* qui constitue cet élan vital, cette durée créatrice qu'est notre existence? En lui sont inscrits en signes mystérieux les secrets de nos développements futurs, comme dans la tension de l'arc se lit déjà le trajet de la flèche. « Notre passé nous reste présent, écrit Bergson. Que sommes-nous, en effet, qu'est-ce que notre caractère, sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant notre naissance même, puisque nous apportons avec nous des dispositions pré-natales (1)? » Au don dialectique, les Juifs, ces éternels voyageurs, ajoutent, comme les Anglais, d'ailleurs, l'amour du mouvement, le sentiment que le changement plus que la permanence constitue le réel. Pour le nomade, pour le voyageur, pour le marin, le stable, le permanent, l'immuable ne sont qu'une étape, un bivouac, une escale; l'arrêt n'est qu'une transition qui fait partie intégrante du mouvement. Comme dit Thibaudet : « Il faut que le goût des Grecs pour les réalités plastiques, sculpturales... soit balancé par l'esprit d'Israël, par le sentiment du Dieu sans images, par la mobilité inquiète et ardente qui ne permet aux tentes de Sem que de se poser en passant... Et nous retrouvons chez les peuples modernes de la Bible, Anglais et Américains, le périple phénicien nu qui transparaît sous nos complexes et ondoyantes Odyssées (2). »

(1) *L'Évolution créatrice*, p. 5. — (2) *Le Bergsonisme*, p. 40.

Un sédentaire, un paysan, un « terrestre » trouveront, plus naturellement que ces tempéraments mobiles, l'absolu dans la stabilité, dans l'immuabilité. C'est, d'ailleurs, l'image de l'eau qui s'est toujours attachée aux philosophies du mouvement, depuis Héraclite et les Ioniens jusqu'à W. James, et Bergson lui-même divisera presque en philosophies sèches et en philosophies humides le monde de la métaphysique. C'est ainsi qu'il dit du pragmatisme de James, pour qui « la réalité n'apparaît pas comme finie ni infinie, mais simplement comme indéfinie », qu'« elle coule sans que nous puissions dire si c'est dans une direction unique, ni même si c'est toujours et partout la même rivière qui coule ». Et il ajoute : « (pour W. James) les relations sont *flottantes* et les choses sont *fluides*. Il y a loin de là à cet univers *sec* que les philosophes composent... (1). » Et voici comment il caractérise sa propre philosophie : « Devant le spectacle de cette mobilité universelle, quelques-uns d'entre nous seront peut-être pris de vertige. Ils sont habitués à la *terre ferme* ; ils ne peuvent se faire au *roulis* et au *tangage*. Il leur faut des points fixes auxquels attacher la pensée et l'existence (2). » Bergson est, dans le même sens que Rimbaud, un maritime ; il se sent alors, peut-être avec l'âme inquiète de tout son temps, descendre des fleuves sans plus être tiré par des haleurs. Comme il dit de l'âme mystique, il faut prendre le vent (3) qui se lève avec le symbolisme.

Les différents portraits qu'ont esquissé du jeune Henri Bergson, ses camarades de classe concordent entre eux : « Je revois, dit René Doumic, en le recevant à l'Académie Française, le 24 janvier 1918, le frêle adolescent que vous étiez alors : une taille élancée, allongée, un peu vacillante, un charme délicat de blond, car d'épais cheveux blonds, tirant un peu sur le roux, se partageaient alors sur votre

(1) *Introduction au Pragmatisme*, p. 3-5.

(2) *La perception du changement*, p. 27.

(3) *Introduction au Pragmatisme*, p. 7.

front en masses soigneusement symétriques. Le front, c'était ce qui frappait en vous, un front large, bombé, et que je qualifierai presque d'énorme en le comparant au bas du visage affiné et menu, sous l'arcade de ce vaste front, des yeux un peu étonnés, avec ce regard qu'on remarque aux hommes de pensée méditative et qui ne trompe pas, ce regard voilé, retiré, replié, et tourné vers le dedans (1).» Le voici tel qu'il apparaît bien plus tard à ses auditeurs du Collège de France : « Une redingote noire, d'où sortaient, de manchettes trop larges, de petites mains fluettes ; un faux-col blanc, sur quoi une petite tête presque chauve, aux pommettes roses et sail-lantes, tournait comme sur un pivot ; une tête au front têtue, aux orbites creuses, dans lesquelles on ne sait par quel phénomène des yeux de faïence semblaient vivre, vivre pour eux, comme deux petites veilleuses qui n'auraient voulu éclairer que l'intérieur de l'être (2).» Ed. Jaloux ne l'a connu qu'après la guerre : « Je fus frappé, dit-il, de la fragilité extrême, de la délicatesse physique de son organisme. De petite taille, fluet, presque immatériel, il ne semblait appartenir à ce monde que par la puissance de son front, un des plus beaux que l'on pût voir et qui dominait tout son visage comme une véritable et auguste coupole. Ses yeux, rapprochés du nez aquilin, avaient un regard clair, dont la transparence et l'éclat gardaient une scintillation juvénile, malgré la gravité de l'expression (3).»

La grâce de ses gestes, la politesse exquise de ses manières, sa phrase lente, sinueuse, parfaitement équilibrée, ont, elles aussi, toujours frappé ses interlocuteurs. Le voici au lycée : « Beaucoup de sérieux accompagné de beaucoup de bonne grâce, une gravité souriante, une

(1) *Journal Officiel*, 26 janvier 1918, p. 967.

(2) Georges MICHEL, *En jardinant avec Bergson*.

(3) *Ibid.*

simplicité qui n'était pas cherchée, une modestie qui n'était pas affectée, et de si bonnes manières ! Vous parliez peu, d'une voix claire et posée, pleine de déférence pour l'avis de votre interlocuteur... On n'avait jamais vu collégien si poli ! Cela faisait que nous vous sentions un peu différent de nous et non pas distant... mais plutôt séparé et distingué. De toute votre personne se dégageait une séduction singulière : c'était un charme discret, et même un peu secret... (1).» A l'École normale, « on le voyait peu ; il ne fréquentait guère ses camarades, ni à l'École, ni au dehors. Malgré les efforts qu'on fit pour l'y attirer, il n'alla guère plus de trois ou quatre fois à un café où se réunissaient les imberbes qu'offusquait la barbe de Jaurès... » Il avait « l'air un peu ironique, poli, courtois, serviable avec tout le monde, mais en imposant un peu... par sa réserve, sa bonne éducation et par cette naturelle distinction d'esprit et de manières qui, sans aller jusqu'à la prudence, contrastait si fort avec les allures un peu libres et débraillées du milieu. D'aucuns même lui reprochaient un soupçon de pose, une pointe de supériorité, et ils l'accusaient de se considérer comme un être un peu à part... (2).» C'est d'après soi-même que Bergson trace ce portrait de l'homme poli : « L'homme du monde accompli sait parler à chacun de ce qui l'intéresse ; il entre dans les vues d'autrui sans les adopter toujours ; il comprend tout sans pour cela tout excuser. Ce qui nous plaît en lui, c'est la souplesse avec laquelle il sait descendre ou monter jusqu'à nous, c'est surtout l'art qu'il possède de nous laisser croire, quand il nous parle, qu'il a pour nous des préférences secrètes et qu'il ne serait pas le même pour tout le monde... (3).» C'est ce que tous ceux qui

(1) Discours de René Domic à l'Académie Française.

(2) J. CHEVALIER, *Bergson*, p. 42-44.

(3) Discours à la distribution des prix au Lycée de Clermont-Ferrand, le 5 août 1885, d'après J. DESAYMARD, *H. Bergson à Clermont-Ferrand*, p. 12.

l'ont approché sont unanimes à déclarer. « Il parlait lentement, nous dit Ed. Jaloux, et presque comme un étranger de haute culture : je veux dire qu'il terminait toutes ses phrases, des phrases longues, sinueuses, subtiles, chargées d'incidentes, et il le faisait en détachant chaque syllabe, avec une netteté presque précieuse (1). » Ce langage, cette politesse ne sont pas seulement le fruit de l'excellente éducation anglaise qu'il reçut, ils servaient aussi de cuirasse à l'extrême vivacité de ces sentiments, à son âme réservée et songeuse si différente, si étrangère au milieu du bruyant et peu rêveur Paris.

C'est au lycée Condorcet que Bergson fait ses études. Dans l'atmosphère second Empire d'abord, puis dans l'après-guerre, il respire involontairement les idées qui circulent, les tendances qui s'annoncent : comme tous, mieux que tous, parce qu'il est étranger, comme tant des poètes symbolistes. Bergson, d'ailleurs, se passionne de littérature classique et moderne. Il aime surtout la poésie. Il lit Baudelaire, Leconte de Lisle, Victor Hugo surtout, l'apôtre. Mallarmé est son professeur d'anglais, Bergson est évidemment son meilleur élève. Il aime aussi les langues anciennes et, en général, se plaît aux traductions : leur utilité, qu'il soulignera plus tard, est de dégager les idées des mots qui les expriment ; sa connaissance parfaite et simultanée de l'anglais et du français l'a, en ce sens, servi dès le début. J. Chevalier note justement l'importance de ses études classiques : « La formation intellectuelle qu'il reçut enfant et adolescent, a marqué, dit-il, d'une empreinte indéniable l'œuvre de sa maturité (2). » Bergson eut, d'ailleurs, au Concours général, le prix d'honneur de rhétorique. En 1875, 76, 77, Bergson est en humanités, en rhétorique, en philosophie. Années décisives de formation. Son professeur de mathématiques, Desboves, est enthousiasmé de ses dispositions. Bergson

(1) *Ibid.* — (2) *Bergson*, p. 37.

résout avec aisance le problème des trois cercles proposé par Pascal. En 1877, au Concours général, sa solution est si remarquable qu'elle est publiée en 1878 dans les *Annales de Mathématiques*. Pourtant, à la grande déception de Desboves, il opte finalement pour la philosophie : « C'est un acte de folie ! s'écrie celui-ci. Vous pouviez être mathématicien et vous ne serez qu'un philosophe. Vous aurez manqué votre vocation. » Son amour des lettres est certainement pour beaucoup dans cette décision. Les mathématiques ne répondent pas à tous les besoins de cette âme éprise de poésie et de rêve : il les trouve « trop absorbantes ». Son professeur de philosophie, Benjamin Aubé y est, sans doute, aussi pour quelque chose. C'était un cousinien, artiste, disert, érudit, entretenant ses élèves d'archéologie et d'histoire. Il sait donner l'exemple d'une attitude un peu sceptique, certes, mais complexe et vivante. « Ce cousinien, pense J. Chevalier, écarta (Bergson) de tout système, en même temps qu'il lui rendait le service inappréciable de le soustraire à la philosophie allemande, alors régnante, et le disposait, peut-être, à revenir au plus original et au plus profond des éclectiques, Maine de Biran (1). »

En 1878, Bergson entre donc à l'École normale, section Lettres. Il est accepté exceptionnellement comme étranger, mais il prend l'engagement de répudier à 21 ans sa nationalité. C'est ce qu'il fait en 1880. Camarade de promotion de Jaurès, de Mgr. Baudrillart, il se rencontre à la rue d'Ulm avec Durkheim. Le milieu, d'ailleurs, lui déplaît dès le début. Il y trouve une jeunesse qui ne désire briller que par l'intelligence. Elle aime jongler avec les concepts, construire de grands édifices de mots, vides de sens, déployer un luxe de dialectique. Bergson sent vaguement tout ce qu'il y a d'artificiel dans

(1) *Bergson*, p. 41.

ses camarades, avides de nouveauté, et non de vérité, impulsifs, sceptiques, ayant peur de croire, peur de chercher même la vérité. Quel ridicule de se donner sérieusement à une idée ! Il y en a, certes, qui affirment des choses, mais alors c'est par manque de dévotion pour la vérité sérieuse que Bergson sent être indéfiniment différente de ces conclusions toutes dialectiques qu'aiment alors Jaurès et Durkheim. Le milieu de Paris, le milieu de l'École normale est incontestablement alors à la superficie de la conscience française et la représente telle qu'elle s'apparaît, non telle qu'elle est vraiment. Certes, un Jaurès, un Durkheim, s'opposent, dès lors, aux tendances politiques régnantes, mais c'est en restant sur le plan de l'intelligence toute logique, asservis à Taine, à la philosophie allemande. Bergson n'a pas de goût pour tout cela. Aussi se fait-il nommer élève-bibliothécaire et passe à la lecture le plus clair de son temps. Il consacre, sans doute, bien des heures à la littérature, car la philosophie le laisse encore assez indifférent. Avec son goût de réalisme, il ne voit pas *le fait* qui exigerait une explication métaphysique et non seulement physique. Par sa formation, Bergson est étranger à l'esprit des grandes synthèses doctrinales, il ne comprend pas le sens profond des grands philosophes, ne retrouve pas leur inspiration ; il a peu de goût pour la psychologie, qu'il ne connaît que sous les traits de l'associationisme. Dans ces conditions, l'évolutionisme de Spencer lui paraît seul mériter quelque crédit. Spencer semble alors scientifique d'esprit et de méthode : il intègre, en effet, les dernières données des sciences biologiques et physiques et aussi la grande idée du devenir, mais sous une forme d'allure toute positive qui plaît à Bergson. Parce que plus exigeant pour ses certitudes, Bergson passe alors, auprès de ses camarades, pour matérialiste et athée. Un jour, un de ses maîtres, Goumy, apercevant des livres à terre, lui dit : « Monsieur Bergson, voyez ces livres qui traînent à terre, votre âme de bibliothécaire doit en souff-

frir.» Tous de s'écrier : « Il n'a pas d'âme ! » A cette date, pourtant, l'œuvre de Ravaisson est connue. Lachelier vient de quitter l'École, mais on se passe encore ses cours et Boutroux professe en seconde et troisième années. En première, Bergson suit les cours de Léon Ollé-Laprune, autre philosophe catholique, qui avait le mérite de croire fermement que la grande philosophie n'était pas morte depuis qu'A. Comte l'avait décrété. Mais, dans ce milieu tout épris de nouveauté, la tendance est de renvoyer aux vieilles barbes tout soupçon de métaphysique. Bergson, lui-même, subissant l'influence de l'entourage, ne remarque pas l'enseignement de Boutroux. Cela ne veut nullement dire, d'ailleurs, que cet enseignement n'ait exercé une profonde influence sur lui. Sur ce point, le témoignage des contemporains, le témoignage de Bergson lui-même est de peu de valeur, sa propre psychologie nous autorise à l'affirmer. A l'École, qu'il le veuille ou non, il est tourné vers l'action : il y a des textes à étudier, des examens à passer. Les leçons de Boutroux ont traversé ce moi artificiel pour s'enfoncer à pic dans l'intimité d'une conscience amoureuse de poésie et où se faisait sentir, en réaction contre l'Allemagne, l'élan refoulé mais puissant de vie spirituelle. Bergson n'est pas tel alors qu'il s'apparaît. Bien des éléments sont intégrés au profond de lui-même, dont il soupçonne vaguement l'existence, peut-être, mais qu'il ne songe pas à rattacher à la philosophie. Cependant, dans la durée qui est nécessairement créatrice, ces apports, qui agissent, remarquons-le, dans le même sens que les données de l'hérédité et de l'éducation, forment déjà d'obscures synthèses qui se manifesteront un jour dans le moi superficiel et dans l'action ; il suffira qu'un fait vienne, comme un cristal, précipiter la solution. Bergson est alors dans un état d'indécision vaguement obsédante entre le sentiment qu'il a du sérieux de la vie, qui se rattache à son amour des lettres, et l'influence déplorable du milieu. Aussi, par amour de la discipline mathéma-

tique et peut-être pour échapper à l'hésitation, se plonge-t-il pendant des heures dans les mathématiques et la physique, qu'il approfondit jusqu'à en posséder les méthodes et même au delà.

En 1881, soit à 22 ans, Bergson est reçu second à l'agrégation de philosophie, derrière Lesbazailles, avant Jaurès.

Après un été de vacances, vient l'annonce de sa nomination au poste de professeur de philosophie au lycée d'Angers.

Et c'est l'étape décisive. Voilà échue enfin, l'heure de la séparation avec ce milieu parisien, brillant certes, mais combien superficiel ! C'est la mentalité de la rue d'Ulm, cet amour du « canular » et de la blague que lui-même a fini par acquérir momentanément, qui l'empêchent de se reconnaître, parce que Paris représente alors les tendances superficielles de la conscience française ; son vrai moi coïncide sans qu'il le sache avec les aspirations profondes de la France. Et puis, quitter parents, amis, prendre l'entière responsabilité de soi-même, gagner sa vie, passer dans un rang social nouveau, voilà des expériences qui poussent nécessairement à mieux se connaître soi-même. Certes, pour ceux qui n'ont rien à dire, toutes les expériences sont muettes, un changement de milieu ne fait que les appauvrir. Mais c'est loin d'être le cas de Bergson. Sa transplantation lui fait mieux sentir qu'un décalage existe entre les opinions acquises à l'École et qu'il professe et le sentiment inexprimable qu'il a de lui-même. Dans un désir d'élucider cette déplaisante sensation, il reprend *Les principes de philosophie* de Spencer, mais ne trouve que quelques corrections de détail à y faire pour des données scientifiques que Spencer n'avait pas assez bien assimilées. Le sentiment d'un désaccord intime demeure. Bergson passe encore deux ans à Angers en quête d'une réponse. Mieux que la philosophie, la littérature le console. Mais sa songerie n'aboutit à rien de concret et l'impression d'un déséquilibre intérieur s'accroît.

En 1883, Bergson se voit transféré à Clermont-Ferrand, au lycée Blaise Pascal. Rencontre. Dans ce lycée consacré à la mémoire du grand maître de la vie intérieure, Bergson éprouve, sans doute, comme une influence incantatoire. Le nom de Pascal relu tous les matins, son buste contemplé tous les jours, c'en est assez, dans une âme prédisposée, pour initier la réflexion sur ce point de vue en philosophie, sur la métaphysique décantée aux heures d'angoisse de l'âme. Le lieu, d'ailleurs, invite à la méditation. Bergson habite d'abord 38, route d'Aubières, puis 7, boulevard Trudaine. « Il se plaisait, nous dit un de ses élèves, aux courtes promenades... souvent, en sortant du lycée, il lui arrivait de dépasser le boulevard Trudaine, et de se laisser entraîner, au fil de sa songerie, jusqu'à l'archaïque place d'Espagne, qu'il arpentait de long en large (1). » Souvent aussi, il parcourt la route qui va de Clermont à Beaumont, au milieu de vignobles dominés de longs contreforts de montagnes. Le jeune homme, pâle, frêle et si distingué, soulève sans doute, en passant le commentaire des clermontois, et pourtant, dans ce milieu simple et franc de province, il se sent chez lui, plus qu'à Paris. A Clermont, la société n'a pas ce poli superficiel qui cache et tue tous les sentiments. Ils se lisent aisément, caractérisés et simples. A côté des intrigues mesquines, il subsiste dans ces âmes, dont beaucoup sont demeurées religieuses, quelques angoisses naïves peut-être, mais sincères. Bergson peut constater que des gens continuent de croire à l'immortalité de l'âme, à Dieu, et que certains même agissent en tenant compte de ces croyances. Mais l'épreuve essentielle, peut-être, dont il est redevable à la province, est celle du bon sens. Les arguments de pure logique n'ont pas de prise sur ces esprits non prévenus : Vous aurez beau dire, répondent-ils,

(1) J. DESAYMARD, *La Pensée d'Henri Bergson*, Paris, Mercure de France, 1912.

vous ne me ferez pas croire... et ils retombent toujours sur ce qui semble être un terrain solide. Voilà quelque chose qui manque à Paris. Bergson attache à cette découverte une importance très grande puisqu'il caractérisera, en 1895, le bon sens comme étant « le fond, l'essence même de l'esprit (1). » Le bon sens s'efforce de connaître le vrai et non le nouveau, et de voir le vrai en fonction des choses et des convictions intimes, parfois intraduisibles en mots ; le bon sens, déclare-t-il, « ne tient pas tant à avoir raison une fois pour toutes, qu'à toujours recommencer d'avoir raison » ; alors, chaque connaissance nouvelle est un point d'appui pour monter plus haut. Mais par-dessus tout c'est la passion de la vérité, le dégoût de l'artificiel qui le constitue : « La clarté des idées, la fermeté de l'attention, la liberté et la modération du jugement, tout cela forme l'enveloppe matérielle du bon sens ; mais c'est la passion de la justice qui en est l'âme (2). » C'est cet esprit sans emphase, sans dialectique, dépouillé des mots savants et des images qui, prononcés pour eux-mêmes, viennent se placer entre l'esprit et les choses à la manière d'un écran, selon l'image de Berkeley, qui fait le fond de l'esprit de vérité. « L'essence de la philosophie, dira plus tard Bergson, est l'esprit de simplicité. »

Si la province, en général, respire le bon sens, c'est plus spécialement l'expérience de l'enseignement qui est décisive. Le professeur est contraint à la prise de conscience de ses convictions, au bilan de ses croyances, par vingt paires d'yeux où brille le bon sens naturel, la naïveté, l'étonnement, l'enthousiasme. Bergson dira plus tard que l'enseignement doit être « une culture de l'étonnement » (3). Une classe, c'est l'esprit critique

(1) *Le Bon sens et les études classiques*, p. 8.

(2) *Ibid.*, p. 8, 14.

(3) *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 18 décembre 1902, p. 46.

libre de préjugés devant qui le professeur passe un véritable examen. Pour celui qui aime avec sérieux le vrai, l'épreuve est féconde. Comment exposer à des esprits non prévenus une science qu'on sentirait vaine, dont on ne verrait pas les attaches avec le réel? Combien indélicat de faire passer en contrebande dans de jeunes consciences, en profitant du prestige du professeur, des systèmes dont soi-même on ne voit ni le mérite ni la nécessité? L'enseignement contraint au choix des vérités, à un effort toujours neuf pour les exprimer dans un langage qui sera, dit Bergson, « celui de tout le monde ». Sous le regard de cette société de demain assise sur les bancs, le jeune professeur est amené à se demander qu'elles sont les vraies croyances d'aujourd'hui : Bergson fait effort pour se débarrasser de l'image que la société se fait d'elle-même et qu'il se fait de soi, pour retrouver l'élan vivant qui est au fond. C'est en classe qu'il a dû prendre cette « résolution de regarder naïvement en soi et autour de soi », qu'est pour lui la philosophie. C'est devant ses élèves qu'il comprend que « la philosophie ne mérite pas d'être louée ou critiquée comme une construction personnelle », mais que son unique objet est « d'exprimer avec quelque précision ce que chacun de nous doit trouver au fond de lui-même ». A l'école de ses élèves, mieux qu'à celle de la rue d'Ulm, Bergson se rend compte de la vanité de la plupart des solutions contemporaines : « Il faut, il est vrai, l'avoir cherché, ajoute-t-il, et ce n'est pas toujours de ce côté malheureusement, que se dirige l'attention des philosophes. Leur incompréhension des choses les plus simples est tout à fait incroyable (1). »

Bergson sent alors qu'en philosophie, comme en littérature, il faut chercher la vérité vivante, la vérité humaine, la vérité vécue et qu'au fond des plus savantes discussions il y a une question muette, une angoisse simple qui est

(1) J. et J. THARAUD, *Notre cher Péguy*, t. II, p. 125.

l'essentiel. Il voit que toute cette attitude qui consiste à considérer la philosophie comme une science est néfaste et que plus généralement il est faux de penser que la science répond à toutes les aspirations humaines. Bergson a, d'ailleurs, toujours maintenu en face d'elle les droits de la littérature, où il sentait circuler une vie parente de la sienne. Ces élèves et la vie en province et la pensée de Pascal et l'observation plus attentive de soi, lui font apercevoir maintenant que c'est la même vie qui soutient la philosophie. La psychologie scientifique, celle de Taine ou, mieux, celle de Spencer n'effleure même pas toutes ces angoisses d'où jaillit la poésie, que dépeint le roman russe, où Pascal puise la métaphysique et que dans une illumination il découvre avoir toujours senties et méconnues, lui, pourtant, l'âme aux songes obscurs ! Il y a donc deux psychologies au moins, qui sont entièrement distinctes : l'une, celle de Spencer, légitime, peut-être, dans un domaine qu'il ne peut encore assigner ; l'autre, car il y en a sûrement une autre, que chacun de nous peut éprouver en soi-même, pourvu qu'il ne soit pas égaré par ces préjugés scientistes qui sont de mode à Paris et qu'il veuille sincèrement se connaître. A Paris, la philosophie et la psychologie lui apparaissaient comme des sciences. Il croyait qu'elles portent sur l'ensemble de la réalité *extérieure*. Comme sciences, leurs déductions, leurs analyses lui semblaient manquer de rigueur, de vérification, et, à vrai dire, apparaissaient presque comme une série d'hypothèses contradictoires sans issue et sans intérêt. Spencer restait à peu près seul, parce que plus sérieux, plus scientifique. Aujourd'hui, Bergson voit, dans un faisceau, la psychologie jaillir de la même source que la poésie et que la littérature, de ce moi, de cette vie profonde qui nous constitue et qui est la première réalité dont nous devrions nous rendre compte, si nous n'étions distraits par les autres et par tout ce qui concerne l'action extérieure ! A Paris, il faut briller en conversation, répondre à la dialectique, passer des examens. En province, devant ses élèves, Bergson est

obligé à l'effort d'exprimer le fond de sa pensée ; il est saisi de la valeur du bon sens, il est frappé des vertus de naïveté, de sincérité, de simplicité. Bergson réalise soudain que cet amour du rêve sérieux et contrôlé qu'il a toujours porté en lui, est vraiment son *caractère*, que c'est ce qui *caractérise* l'homme, en tant qu'il est distinct du monde extérieur, ce qui inspire littérature et philosophie. Il institue enfin en lui-même cette révolution socratique qui a consisté à faire passer la philosophie du ciel sur la terre, à se préoccuper non plus des astres, mais de l'homme. Ce changement complet d'attitude grâce auquel Bergson passe des intérêts extérieurs aux préoccupations profondes de l'homme, du physico-centrisme à l'anthropocentrisme véritable, voilà qui contient en germe tous les développements ultérieurs de sa pensée. On peut y voir la première conversion du philosophe.

Tout ce que Bergson possède de sens empirique, et qui lui faisait d'abord aimer Spencer, tout ce qu'il porte de rêve s'accorde ici pour lui faire voir dans la personne humaine, dans le moi intime de chacun, *le fait* essentiel qu'il avait, par une extraordinaire négligence, jusque-là méconnu. Qu'est-ce qui a pu le cacher ainsi à lui-même, comment s'expliquer cette négligence d'une réalité aussi évidente, aussi intime ? Il n'est pas difficile à Bergson de s'en rendre compte. C'est le milieu parisien qui s'est interposé entre lui et lui-même et la différence spécifique de ce milieu, c'est incontestablement l'intelligence. Lui-même ne brillait-il pas par l'intelligence ? Qui mieux que lui savait manier la dialectique, déjouer les arguments d'un adversaire ? La science est le domaine de cette intelligence pure, les mathématiques en sont la parfaite expression. C'est donc que l'intelligence et la science ne font pas partie de nous-mêmes, puisque c'est elles qui lui ont, jusque-là, caché son moi véritable. Si elles ne font partie de nous, elles représentent le monde extérieur, et Bergson vérifie sans peine cette déduction : l'intelligence n'était-elle pas le fait de la société, la science ne s'occupe-t-elle

pas du monde de l'espace, la psychologie associationiste ne considère-t-elle pas en nous ce qui est extérieur, c'est-à-dire, cette intelligence, pour la ramener au monde physique, comme c'est le but avoué de la psychophysique de Fechner? Si l'intelligence est tournée vers le monde extérieur, c'est parce qu'elle doit agir : à Paris, on est pris sans répit par l'action sociale ; il a méconnu son moi de poète, parce qu'il ne lui était pas nécessaire : cette âme qui rêve est manifestement désintéressée.

Bergson saisit alors que son changement d'attitude a consisté à se tourner vers lui-même au lieu de se tourner vers le monde physique. La philosophie a un domaine parfaitement caractérisé, infiniment plus important que celui de la science : l'homme. Cependant, il ne connaît pas encore ses limites ni les méthodes que la philosophie utilisera, et les défauts précis des méthodes scientifiques lui échappent encore. Sa conversion illumine les problèmes ; il lui reste à les résoudre.

Bergson voit se dessiner la route qu'il devra suivre : se connaître d'abord, mais aussi trouver un autre *fait*, sur lequel la science vienne achopper et qui nous en révèle les faiblesses.

Bergson relit alors les grands philosophes, avec cette sympathie qui naît d'une communauté d'attitudes : auparavant il était dans la position de celui qui, sans entendre la musique, voudrait étudier les gestes d'un orchestre. Mais aujourd'hui, il entend la symphonie et tous les mouvements prennent un sens. Il sent une grande joie, une plénitude, une richesse de sentiments, véritablement absolue. Par contraste, il éprouve un véritable mépris pour l'intelligence et pour la science qui avaient obstrué cette intense et profonde réalité. C'est alors que des phrases de Boutroux lui reviennent à la pensée ; sans doute relit-il son livre qui l'invite à revenir à Lachelier, à remonter jusqu'à Ravaisson. Dans leur critique de la science Bergson a dû puiser un puissant réconfort. Mais Boutroux comme Lachelier ne parle qu'au nom de la

logique. Et Bergson, qui éprouve maintenant une vraie phobie pour toute explication de pure intelligence, est, en fin de compte, déçu par ses lectures. Dans son attitude nouvelle il est résolu à tout comprendre, à tout expliquer, à tout réfuter en se basant sur la psychologie. Il suit en cela les leçons de Pascal. La logique ne convaincra personne. Il faut rendre la vérité sensible au cœur, l'expliquer en fonction de nos plus secrètes convictions. Bergson saisit l'urgence de prêcher la conversion d'attitude, puisque l'essentiel est dans l'attitude. Encore faut-il montrer d'abord que deux attitudes sont possibles et pourquoi. L'investigation se trouve rejetée plus loin : il est nécessaire de montrer qu'à côté de la psychologie que Taine ramène au monde extérieur, il y a tout un domaine qui reste intact et qui est notre vrai moi. C'est donc en partant du mécanisme psychologique et en le réfutant, qu'on aura chance de rétablir la philosophie dans ses droits, la science dans ses limites.

La lecture qui produit sur Bergson l'impression la plus forte est celle de Pascal, et, dans Pascal, du passage qui se rapporte au *hic et nunc*. On sait que pour Pascal, comme pour le chrétien en général, l'essence du problème de l'homme comme personne — ce qui le singularise et par conséquent le pose en tant qu'individu, — est *le fait* que nous sommes ici et maintenant. Alors que la conception chrétienne de l'espace reste celle de l'antiquité, l'image du temps est toute différente. Le temps n'est plus, comme l'espace, homogène et sans qualité, il ne fait pas retour sur lui-même en une grande année ; lancé en un sens, il est irréversible. Le drame chrétien s'oppose à l'impassibilité antique. Ce drame est celui de *notre* personne, celui qui noue *notre* personne. Chez saint Augustin, l'idée chrétienne du temps prend toute sa valeur. Saint Augustin voit dans le temps l'étoffe même de la création, car, dit-il, la création a été faite non *dans* le temps, mais *avec* le temps. Le temps, dit-il encore, c'est essentiellement le changement, mais le changement défi-

nitif, sans retour (1). Ainsi, pour le chrétien, le temps est au cœur du problème psychologique et métaphysique de l'homme, il le constitue même. Le *nunc*, pourrait-on dire, voilà le *hic* ! Pascal insiste souvent et de divers points de vue sur le fait que nous sommes temps et changement : « Le temps guérit les douleurs, dit-il, et les querelles, parce qu'on change, on n'est plus la même personne : ni l'offensé, ni l'offenseur ne sont plus eux-mêmes (2). » Et l'*Imitation de Jésus-Christ* ne dit-elle pas : « Tant que vous vivrez, vous serez sujet au changement... (3). » D'ailleurs, la littérature, les poètes ont souvent exprimé ce caractère de notre moi profond : Montaigne, J.-J. Rousseau, Musset, dans le *Souvenir*, et Longfellow qui dit excellemment : « Les choses du dehors demeurent comme avant, mais nous ne pouvons remettre nos âmes à l'unisson de la mélodie dont nous gardons le souvenir... (4). » Dans la littérature de son époque le mouvement se précise. Toute la poésie de Rimbaud représente notre moi comme une cataracte de sensations, comme un tout riche, fluide que dévide le temps. Le mouvement symboliste s'affirme. La psychologie de Dostoïevsky, de Tolstoï montre précisément comment l'acte est inspiré par le déroulement de notre psychologie profonde, de cette psychologie que n'explique pas Taine. L'essence de notre moi est ce sentiment que nous sommes embarqués (5). Nous ne pouvons revenir à la côte, car le temps est irréversible. Le fond de ce moi que l'intelligence méconnaît est cet écoulement du temps, qui ne permet pas le retour. Comme il y a deux psychologies opposées, il y a donc deux sortes de temps : celui de l'intelligence, celui de notre conscience profonde.

(1) *Cité de Dieu*, XI, 4-6 et XII, 10-20, voir GURTON, *Le temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin*, Paris, Vrin, 1932.

(2) *Pensées*, éd. Brunschvicg, fragm. 112.

(3) III, xxxiii.

(4) *The Golden Legend*.

(5) Autre terme marin !

Le temps de l'intelligence est homogène comme l'espace, en fait, c'est un décalque de l'espace ; à cela rien d'étonnant, d'ailleurs, puisque l'intelligence est tournée vers l'action extérieure. Le temps des horloges qui tourne et revient sur lui-même est sans rapport avec le temps véritable. Dans l'espace, on peut aller et venir, partir d'un point et y retourner. Mais, se dit Bergson, quand on est revenu à son point de départ, on n'est plus le même, parce qu'on n'est pas revenu du même mouvement sur ses pas dans le temps. L'espace est un simple milieu, indifférent à notre action. Mais le temps colle à nos mouvements, il ne leur est pas extérieur, il est en nous, ou plus exactement, il est nous-mêmes, nous sommes temps. Comme dit saint Augustin, « nous sommes faits avec le temps et non dans le temps ». Voilà ce que l'intelligence, ce que la science méprise, ce que le milieu de Paris ne connaît pas ; mais puisque le temps est au dedans de notre moi rêveur, de l'homme intérieur, il est au cœur de tous les problèmes de philosophie : Bergson en est assuré. Encore doit-il déterminer en quoi, et comment le temps véritable nous aide à nous comprendre et illumine les discussions des philosophes.

La question du temps est d'ailleurs à ce moment un sujet de débats. En 1885, Guyau publie un article dans la *Revue philosophique*, la *Genèse de l'Idée de temps*, qu'Alfred Fouillée réédite en 1890. Guyau y critique la thèse génétiste de Spencer et Bain, selon qui l'idée d'espace se construirait avec celle de temps. Si l'on fait sortir l'espace du temps, dit-il, c'est que déjà on se représentait le temps sur le modèle de l'espace (1). Bergson a peut-être connaissance aussi de la psychologie de James Ward et de William James. Tous deux critiquent le mécanisme de Taine et retournent à l'introspection, tous deux voient dans le moi quelque chose de continu et de

(1) Sur ce sujet, voir JANKÉLÉVITCH, *Bergson*, p. 71-76.

mobile (1). Mais au point où en est Bergson, les apports étrangers sont superflus. Guyau, James l'encouragent peut-être dans ses efforts, ils ne les lui ont pas suggérés.

Cependant, Bergson tente de préciser sa conception du temps, et son idée de l'espace, et recherche les conséquences que ce travail aura pour la psychologie et la philosophie. Jusqu'ici la vérité lui apparaît surtout négative : l'intelligence *n'est pas* notre vrai moi, la science *ne* suffit pas à satisfaire les tendances humaines, le temps *n'est pas* pareil à l'espace. Comme Bergson le dira dans son article sur l'intuition : « Ce qui caractérise d'abord cette image, c'est la puissance de négation qu'elle porte en elle. Devant les idées couramment acceptées, des thèses qui paraissent évidentes, des affirmations qui avaient passé jusque-là pour scientifiques, elle souffle à l'oreille du philosophe le mot : *Impossible*. Impossible, quand bien même les faits et les raisons sembleraient l'inviter à croire que cela est possible et réel et certain. Impossible, parce qu'une certaine expérience, confuse peut-être, mais décisive, et parle par ma voix, qu'elle est incompatible avec les faits qu'on allègue et les raisons qu'on donne, et que dès lors ces faits sont mal observés, ces raisonnements sont faux... Plus tard (le philosophe) pourra varier dans ce qu'il affirmera ; il ne variera pas dans ce qu'il nie (2). »

Bergson cherche à coïncider avec ce moi profond, à tâtons, il l'ausculte de divers côtés afin de trouver le *fait* qui lui en livre le secret. Il donne à la *Revue philosophique* en 1886, un article sur *La simulation inconsciente dans les états d'hypnotisme*. Il cède un peu à la mode, qui cherche alors à fuir dans tout ce qui est obscur la sécheresse du

(1) Bergson a cherché lui-même à différencier sa position de celle de Ward et de James ; voir sa lettre au directeur de la *Revue philosophique*, t. IX, p. 229-230, du 10 juillet 1905.

(2) *L'intuition philosophique*. (*Revue de Métaphysique*, 1911, p. 810-811.)

positivisme moniste. Mais cet article témoigne surtout de recherches en vue de saisir ce moi de rêve qu'il oppose à l'intelligence. Il s'occupe de psychologie véritable dès février 1884, puisqu'il donne alors des conférences sur *Le rire : de quoi rit-on? pourquoi rit-on?* En cette année 1884, il est chargé de faire deux conférences par semaine à la Faculté des Lettres de Clermont. Il refuse un cours complémentaire à la Faculté de Bordeaux. Le programme de ses conférences est significatif de ses réflexions nouvelles : il aborde des questions relatives à la matière, à l'esprit, à Dieu, au Bien, et les traite, nous dit son élève d'alors, « au double point de vue de la science et de la métaphysique (1) ». Mais plus que ces conférences, déjà brillantes et par conséquent extérieures, c'est le contact du bon sens et de l'esprit de simplicité de sa classe qui le poussent à mieux s'expliquer la notion de temps et c'est l'esprit critique de sa classe étonnée et comme scandalisée que son professeur ne sache pas bien se dépêtrer de l'argumentation de Zénon, qui lui indique un jour du doigt le *fait* à étudier. « Comment ! a dû lui dire un de ses élèves, Achille aux pieds légers ne rattrape pas la tortue ? Mais moi je peux le faire immédiatement ! » C'est le bon sens même. La flèche atteint son but, Achille dépasse la tortue, et Bergson qui respecte maintenant le bon sens trouve enfin le fait où bon sens et raisonnement logique semblent s'opposer diamétralement. Voilà donc une réalité cruciale. Le raisonnement de Zénon soigneusement analysé devra montrer en quoi consiste la différence psychologique entre l'intelligence et le moi profond, entre la science et l'homme, entre psychologie physico-centrique et psychologie véritable. Il tient enfin l'expérience sur laquelle l'intelligence achoppe et qui marque, par conséquent, ses limites. « On ne sait que répondre disait déjà Joseph de Maistre, mais on marche. »

(1) J. DESAYMARD, *H. Bergson à Clermont-Ferrand*, p. 11.

Zénon affirme, on s'en souvient, qu'Achille ne saurait rattraper une tortue partie avant lui et qu'une flèche ne peut atteindre son but, parce que l'espace étant divisible à l'infini, ni l'un ni l'autre ne sauraient franchir cet infini ne disposant pour le faire que d'un temps limité.

*Zénon! Cruel Zénon! Zénon d'Élée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas!*

On a trop souvent répété, à ce propos, que l'argument de Zénon est irréfuté, voire même irréfutable. Il n'est pourtant pas difficile d'y répondre et réponse a souvent été donnée. En effet, si une partie finie de l'espace est divisible à l'infini, la partie finie de temps nécessaire pour le parcourir *l'est aussi!* Donc, ou nous devons traiter les deux comme infinis ou les deux comme finis, mais c'est un sophisme de prendre l'un comme infini et l'autre comme fini. Le problème, on le voit, est un faux problème : il est inutile de faire intervenir l'idée de divisibilité à l'infini, puisqu'on peut l'annuler en procédant de même pour le temps. Autant considérer temps et espace comme deux grandeurs finies, comme fait le sens commun. Cette objection irréfutable relève de la logique la plus élémentaire, et le père de la logique n'a pas manqué de signaler ce *Λόγος ψευδός* de Zénon : « il n'y a rien d'absurde, écrit-il, à ce que dans un temps infini on parcourt des espaces infinis (1). » C'est aussi l'objection de Pascal à Méré, quand celui-ci conteste, au nom de l'argument des éléates la possibilité de la division à l'infini. C'est encore ce que Leibniz fait remarquer : « Ne craignez point, Monsieur, écrit-il, la tortue que les pyrrhoniens faisaient aller aussi vite qu'Achille. Vous avez raison de dire que toutes les grandeurs peuvent être divisées à l'infini. Il n'y en a point de

(1) *Physique*, VIII, 8, 263 a, 12.

si petite dans laquelle on ne puisse concevoir une infinité de divisions qu'on n'épuisera jamais. Mais je ne vois pas quel mal il en arrive ou quel besoin il y a de les épuiser. Un espace divisible sans fin se passe dans un temps aussi divisible sans fin (1).» Toute la confusion découle d'une erreur sur le sens du terme infini. Aristote le notait déjà : il faut soigneusement distinguer l'infini véritable, l'infiniment grand, l'absolument infini, de l'infini de division, de l'infini fini. Zénon applique à l'espace, l'infini de division, pour le prendre ensuite dans le sens d'infiniment grand et réclamer alors un temps infiniment grand pour franchir cet espace fini (2). D'ailleurs, dit Aristote, la division infinie n'existe qu'*en puissance*, non en acte. Elle est purement virtuelle, ces arrêts, ces étapes par lesquelles Zénon prétend faire passer Achille, n'existent pas, *ils n'ont de réalité que dans notre esprit*; le sophisme est de projeter cette vue de l'esprit dans le réel et de considérer celui-ci comme divisé effectivement (3). Ce dernier argument d'Aristote n'est pas seulement une objection logique, mais révèle l'erreur psychologique de ceux qui raisonnent à la manière de Zénon. C'est aussi une vue capitale sur la nature du mouvement et du temps qu'Aristote considère comme indivisés en fait, mais divisibles pour notre esprit, sans qu'on ait le droit de faire passer cette analyse dans le réel. Stuart Mill, si atomiste qu'il soit, a pourtant senti l'absurdité qu'il y avait à réduire le mouvement à une série d'immobilités. Autant dire, remarque-t-il, que le coucher du soleil est impossible, parce que, s'il était possible, il devrait avoir lieu ou tandis que le soleil est encore au-dessus de l'horizon ou quand il est au-dessous. Le coucher de soleil n'est nulle part, puisqu'il se définit

(1) Leibniz, opp. Dutens I, 238.

(2) *Physique*, VI, 2, 233 a, 3-31.

(3) Sur la conception du mouvement et du temps chez Aristote, voir H. CARTERON, *Remarques sur la notion de temps d'après Aristote*, dans *Revue philosophique*, 1924, II, p. 67-81.

justement par le changement, par le passage du jour à la nuit (1).

Bergson qui prépare une thèse sur Aristote connaît alors ses objections. La philosophie anglaise n'a pas pour lui de secrets, aussi a-t-il dû être frappé par la remarque de Stuart Mill. Enfin à cette époque, il a relu avec attention les œuvres de Pascal. Par contre, il peut ignorer la remarque de Leibniz. Et pourtant, il est fort possible que ces arguments ne l'aient pas frappé, il a pu du moins en avoir l'impression. Bergson cherche une explication psychologique et non logique de la difficulté. Tout ce qui est purement dialectique lui paraît parfaitement vain. Seule l'explication psychologique d'Aristote l'a, peut-être à son insu, influencé, car on retrouve chez Bergson à peu près le même argument (2).

Il est heureux, en tout cas, que Bergson ne tienne aucun compte de ces raisonnements, car en cherchant l'explication psychologique de l'erreur de Zénon, il s'explique enfin les problèmes, qui, depuis longtemps déjà, le tourmentaient.

Sous les systèmes, Bergson le sait, il s'agit de chercher l'inspiration psychologique profonde, l'attitude de l'homme devant le réel. Quelle est donc l'erreur dans l'attitude de Zénon? pourquoi, de la position où il se place ne comprend-il pas ce que tous ressentent, ce qui est un fait constamment expérimenté, le mouvement? Voilà le problème à résoudre.

Alexandre PAPADOPOULO.

(à suivre.)

(1) *La philosophie de Hamilton*, tr. fr. p. 521-523, cité d'après JANKÉLÉVITCH, *Bergson*, p. 95.

(2) Est-ce à dire que Bergson enfonce des portes ouvertes? Certes non. De son temps, de bons esprits ne trouvaient pas les arguments d'Aristote concluants (?). Ainsi Renouvier. Tant il est vrai de dire, avec André Gide, qu'on est bien forcé de répéter les mêmes vérités, puisque personne n'écoute.

JOURNAL DU LIEUTENANT LAVAL

(MÉMOIRE INÉDIT SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE)

(FIN).

Nous étions encore dans la province du Foujoul. Lorsque les deux bataillons qui étaient restés au Caire partirent avec toutes les troupes disponibles qui étaient dans la Basse-Égypte, nous reçûmes l'ordre de partir le 12 pluviôse (31 janvier) et marcher à grandes journées pour rejoindre notre corps (1). En arrivant au Caire, on délivra des cartouches et nous quittâmes le Caire le 19 (7 février),

CAMPAGNE DE SYRIE DANS L'AN IX.

Partis du Caire, nous fûmes coucher au lac Pélerins ; le 20 (8 février) à Belbays, le 21 (9 février) à Corainte, le 22 (10 février) à Sallayé, le 23 (11 février), séjour et le 24 (12 février), nous marchâmes sur Kthéé (2). Il fallut marcher trois jours dans les déserts pour arriver. Nous avions encore des provisions. Nous ne faisons que sortir d'Égypte, mais l'eau nous manquait, on n'en trouvait pas dans le désert. Le soir on nous en faisait une distribution, de celle qu'on avait eu soin de charger tous les chameaux du régiment, mais tout au plus si on

(1) « Le 2^e bataillon de la 18^e partira pour Belbeis le 14 pluviôse » : ordre de Bonaparte à Berthier (DE LA JONQUIÈRE, III, p. 115).

(2) Voir DE LA JONQUIÈRE, IV, p. 134, 137, 149.

en donnait une bouteille par homme : c'était bien peu pour un homme qui a soif. Nous ne mangions que de la galette et nous aurions bu à chaque instant. On trouvait cependant dans le désert des creux que les Arabes y avaient pratiqués pour faire boire leurs bestiaux, mais nos chevaux ne la voulaient pas boire parce qu'ils n'étaient pas habitués. Elle était saumâtre, mais plutôt que de crever de soif, nous en buvions quelque peu.

Le 27 (15 février), nous marchâmes sur el-Larice (1). Le château était déjà assiégé par une de nos divisions. Ce fort était gardé par cinq cents Turcs, qui ne capitulèrent qu'au moment qu'ils virent que nous allions monter à l'assaut. Le siège dura jusques au 3 ventôse (21 février), et toutes nos provisions s'épuisèrent. Je fus obligé de manger du chameau, du mulet, de l'âne, du chien, pour me sustenter jusques à Gaza et je mangeai de l'herbe pour me désaltérer. Nous avons encore trois jours de marche pour arriver à Gaza. J'ai vu dans cette marche des frères grenadiers dans le 32^e régiment, s'écarter de la colonne pour s'aller tuer eux-mêmes, disant : « Nous avons assez souffert. » Heureusement que j'avais une bourrique pour me porter et que j'avais eu l'adresse de faire une bonne provision de café et de sucre, que je prenais toutes les fois que j'avais le temps de le faire. Je crois que je dois la vie à cette provision ; car j'avais pour toute nourriture cinq petits biscuits que l'on m'avait donnés en partant d'el-Larice, pour marcher trois jours. Chaque soldat en reçut autant. Jamais armée n'a souffert ce que nous souffrîmes pendant quinze jours de marche de Sallayé à Gaza, où nous sommes arrivés le 7 ventôse (25 février), après nous être battus avec les troupes qui couvraient la ville et la cavalerie d'Ibraïm, reste des Mameloucs qu'il avait au Caire lors de notre arrivée. Plusieurs soldats périrent de misère dans le désert.

(1) Voir DE LA JONQUIÈRE, IV, p. 179, 183, 184.

Nous trouvâmes à Gaza de quoi manger. Les Turcs avaient laissé de la galette, chacun en fit provision et on marcha sur Jaffa. Le 12 (2 mars), nous arrivâmes à Ramellet. Tous les Turcs étaient partis et avaient abandonné leurs maisons. Il n'y avait que les Chrétiens et les Juifs qui nous reçurent et nous procurèrent du vin et de l'eau-de-vie. On en trouve facilement en Syrie où s'y cultive des vignes.

Le 13 (3 mars), nous eûmes séjour, et le 14 (4 mars), nous marchâmes sur Jaffa, où nous arrivâmes le 15 (5 mars). On cerna la ville et on somma le pacha de nous rendre les clefs. Il s'y refusa et on en fit le siège. Les troupes qui gardaient cette place se battirent jusques à extinction, les canonniers périrent sur leurs pièces, par l'assaut que nous donnâmes le 17 (7 mars) à la ville après avoir battu en brèche. D'après les lois de la guerre, nous aurions dû fusiller toute la garnison et même passer au fil de l'épée les habitants, mais on se contenta du pillage, qui dura toute la journée. On fit tout ce qui fut trouvé en armes prisonniers, et le lendemain on fut les fusiller dans le désert le long de la mer : le nombre était de onze cents (1). On conserva seulement les Égyptiens qui témoignèrent le désir de retourner dans leur patrie.

On trouva beaucoup de magasins tant en galette qu'en farine, et un grand nombre de pièces d'artillerie de campagne, avec leurs caissons et autres munitions de guerre.

La peste se mit dans l'armée à cette époque. Deux officiers du régiment moururent pendant le siège de Jaffa de cette maladie, ainsi que d'autres militaires. Nous ne connaissions pas cette maladie, en Égypte il en était question lorsque nous partîmes, mais elle commença à se

(1) « Un faiseur de libelles a dit 4000 : il n'y a rien de plus faux » (*note de l'auteur*). Voir, sur cette question les documents réunis par DE LA JONQUIÈRE, IV, p. 266 et suivantes.

faire sentir après notre départ, sur les bords de la mer, tels qu'Alexandrie, Rozette et Damiette. C'est quand le Nil se retire que la peste commence ses ravages en Égypte.

L'armée resta devant Jaffa jusques au 22 (12 mars), pour attendre un convoi de munitions et d'artillerie, destiné pour faire le siège de St Jean d'Acre, mais il fut pris par les Anglais. C'est cette perte qui fut cause que nous ne primes pas cette place, n'ayant que des pièces de huit et de douze pour la battre en brèche.

On marcha sur St Jean d'Acre. Le 24 (14 mars), nous trouvâmes, avant d'arriver à Naplouse, une armée formée de la cavalerie d'Ebrahim-Bey, d'Arabes et du peuple Naplousin. Le 25 (15 mars), on marcha sur eux, qui se retirèrent à Cacaout, un peu au delà du village. Ils prirent position sur nos flancs. Leur gauche était composée des gens de Naplouse, anciens Samaritains, qui prirent position sur un mamelon d'un accès difficile. La cavalerie était formée à droite. Le général Kleber se porta sur la cavalerie ennemie. Le général Lannes attaqua la gauche. Le général Murat déploya sa cavalerie contre. Le général Lannes culbuta l'ennemi, lui tua beaucoup de monde et les poursuivit deux lieues dans les montagnes. Le général Kleber, après une légère fusillade, mit en fuite la droite de l'ennemi et les poursuivit vivement. Ils prirent le chemin d'Acre.

Le 27 (17 mars), à huit heures du soir, nous nous emparâmes de Caïffa. Une escadre anglaise était mouillée dans le port. Quatre pièces d'artillerie de siège, qu'on avait fait embarquer d'Alexandrie avaient été prises à la hauteur de Caïffa le même jour par les Anglais, (qui) avaient poursuivi les bâtiments de transport qui s'étaient réfugiés à Cayffa pour les prendre. Le chef d'escadron Lambert les repoussa, leur tua ou blessa cent hommes, fit trente prisonniers et s'empara d'une grosse chaloupe, armée d'une caronade de trente-six.

L'armée arriva à St Jean d'Acre le 28 (18 mars) à 7 heures du soir. On ne se montra pas trop, mais nous

étions aperçus, car le lendemain, à la pointe du jour, on tira du canon sur nous. C'était le 29 (19 mars). On cerna la place (1). Notre troisième bataillon, commandé par le commandant Lecler, fut désigné pour assister à cette opération. Il se battit intrépidement, il fut mis à l'ordre du jour de l'armée. Les Turcs firent tout ce qu'ils purent pour empêcher le blocus, mais contre la force la résistance n'est rien. Ils rentrèrent dans leur ville, où ils restèrent deux mois enfermés.

Le 10 germinal (30 mars), on battit en brèche, mais n'ayant que des pièces de huit et douze, on n'a pu réussir à battre. On tira toute la journée et on crut la brèche praticable. Le soir on tenta un assaut, mais nous fûmes forcés de nous retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Notre demi-brigade perdit cinquante hommes. Le général du génie Cafarely fut tué : il était passé en Égypte avec une jambe de bois.

Il fallut encore une fois battre, mais on ne réussit pas mieux ; on avait miné la contrescarpe, mais la mine manqua et tous nos travaux devinrent inutiles jusques à cette époque.

L'armée manquant de tout, on ne donnait que deux rations de pain. Les Druses qui s'attendaient que nous prendrions la ville et que leur chef Daher, fils du dernier pacha chrétien, que Gezard fit périr, viendrait gouverner la ville, nous avaient porté jusques à ce moment bien des provisions, que nous payions bien cher, nous dirent que puisque nous ne prenions pas Acre, ils ne nous apporteraient plus rien. Le lendemain aucuns ne vinrent à notre camp et le général Bonaparte fut forcé de les y contraindre avec menaces que s'ils ne nous apportaient rien, nous irions les chercher. Les Druses sont des chrétiens qui habitent les montagnes de la Syrie. Ces

(1) Sur la position de la division Bon, voir DE LA JONQUIÈRE, IV, p. 306.

chrétiens n'ont pas les mêmes usages qu'en France.

On voulut faire des nouvelles tentatives, mais on n'avait plus de munitions. Je fus à Jaffa avec un détachement pour en aller chercher. J'arrivai à Jaffa le 21 germinal (10 avril). Je fis camper mon détachement hors de la ville à cause de la peste et je fis passer mon ordre au commandant d'armes, qui m'expédia pour le 22 (11 avril) au matin. Je fus coucher ce jour-là sur les ruines de Césarée. Je fis le tour de la citadelle, qui ne présente plus qu'un décombre, cependant on voit encore sur la façade du midi cinq tours qui furent sans doute renversées par la mine ou le bélier ; on en voit dix au levant et cinq au nord. Il y a vingt-cinq toises de l'une à l'autre et les fossés ont trente pieds de largeur, mais ils sont comblés.

DE LA BATAILLE DU MONT-TABOR.

J'y ai vu encore la voûte d'une église qui a seize toises de longueur, sur douze de large. Cette ville est bornée au couchant par la mer et faisait partie de la Judée ; Jaffa est dans la Palestine et à dix lieues de Césarée. Les eaux qui arrosaient Césarée étaient conduites par des canaux du pied du mont Carmel. Ces canaux existent encore. J'arrivai au camp le 24 (13 avril) à midi et je partis le 25 (14 avril) avec la demi-brigade pour aller débloquer la division Klebert qui était cernée par une armée nombreuse qui était partie de Damas. Nous arrivâmes le 27 (16 avril) à neuf heures du matin dans la plaine de Galilée où était cernée cette division (1). Nous arrivâmes sur le derrière de l'ennemi, qui occupait un

(1) Voir l'ordre de Berthier à ce sujet : DE LA JONQUIÈRE, IV, p. 402.

immense champ de bataille. Jamais nous n'avions vu tant de cavalerie se mouvoir dans tous les sens. On ne se montra point. Notre cavalerie enleva le camp ennemi qui était à deux lieues de là. Du camp de bataille on prit plus de quatre cents chameaux et tous les bagages, notamment ceux des mameloucs. Les généraux Bon et Rampon, à la tête de leur troupe formée en bataillon carré, marchèrent dans différentes directions de manière à former avec la division Clebert les trois angles d'un triangle équilatéral de mille toises de carré. L'ennemi était au centre.

Arrivés à la portée du canon, ils se démasquèrent. L'épouvante se mit dans leurs rangs. En un clin d'œil, cette nuée de cavalerie disparut, et se coula en désordre, gagna le Jourdain. L'infanterie gagna les hauteurs du Mont Tabor. La nuit les sauva. Le lendemain, pour punir les Naplousins, nous fîmes brûler Janine, Houarez, Oualar et piller Cana. Le général Kleber poursuivit l'ennemi jusques au Jourdain.

Le général Murat était parti du camp le 23 (12 avril) pour aller faire le siège de Safet et enlever les magasins de Thabarieh. Il battit la colonne ennemie et lui prit ses bagages. Notre-deuxième bataillon était avec lui et poursuivit cette division à plus d'une lieue du pont du Jourdain.

Ainsi cette armée qui s'était annoncée avec tant de fracas, aussi nombreuse, disaient les gens du pays, que les étoiles du ciel et les sables de la mer, assemblage bizarre de fantassins et cavalerie de toutes les couleurs et de tous les pays, repassa le Jourdain avec la plus grande précipitation, après avoir laissé une grande quantité de morts sur le champ de bataille. Si l'on juge de son épouvante par sa fuite, jamais il n'y en eut de pareille.

Après avoir pillé Cana, nous retournâmes à notre camp à St Jean d'Acre, le 5 floréal (24 avril), après avoir battu encore en brèche, on tenta trois fois l'assaut dans la journée. La brèche resta presque comblée de cadavres

et on fut forcé de se retirer après une grande perte. On fut ce jour-là bien avant dans la ville, mais par un cri « la brèche est coupée », on battit en retraite. (On prétend que c'est un Anglais qui était dans la ville qui fit entendre cette voix pour donner l'épouvante à nos troupes.)

Le général de brigade Rembeau fut tué sur la place d'armes et on nous fit une quarantaine de prisonniers qui subirent le même sort après avoir été interrogés. Le 12 (1^{er} mai), parce que c'était trop hasardé, on avait battu en brèche la corniche et il avait été plus facile de pénétrer dans la ville.

L'ennemi avait pratiqué des boyaux hors de la place qui correspondaient presque aux nôtres et protégeaient leurs sorties, aussi ils en faisaient tous les jours plusieurs. On résolut de s'en emparer dans la nuit du 18 au 19 (7-8 mai) (1). Nos éclaireurs furent chargés de cette mission. On les prit en effet, mais ils étaient si près des remparts qu'il leur fut impossible de les garder : les grenades et les pôts à feu qu'on jetait des remparts les en sortirent.

Le 20 (9 mai) au soir, on voulut encore les reprendre. Je fus de l'expédition. Le signal fut donné à onze heures du soir. Nous étions tous portés à dix pas de l'ennemi et couchés ventre à terre en attendant qu'on fit le signal. On fit sauter une fougasse pour nous l'annoncer. Nous sautons comme des lions dans les boyaux ennemis, nous tuons, on nous tue, nous égorgeons, on nous égorge. Mais cependant peu de Turcs nous échappèrent et nous restâmes maîtres du champ de bataille, que nous gardâmes jusques au jour. Les pôts à feu et les bombes qui nous furent jetés par l'ennemi des remparts nous tuèrent beaucoup de monde. De onze heures du soir jusques au lendemain au lever du soleil, nous perdîmes,

(1) Voir les ordres : DE LA JONQUIÈRE, IV, p. 476.

notre régiment seulement, quinze officiers, entre autres notre chef Boyé. On doit penser qu'il périt des soldats à proportion. Je fus seulement meurtri par des pierres qu'on nous jetait du haut des remparts. Mon bidon plein d'eau-de-vie fut percé par une balle à mon côté, mais heureusement je m'en sauvai. Je perdus mon capitaine et mon lieutenant dans la même journée. Nous eûmes trente-six officiers hors de combat, dont vingt et un tués.

Klebert qui était resté dans la Galilée avec la division était arrivé après la défaite de l'armée du pachat de Damas au pied du mont-Abor. Il examina notre tranchée, qui n'était plus guère de cinquante pas des remparts de la ville, dit à Bonaparte qu'il n'était pas étonné qu'il eût perdu tant de monde, car les boyaux étaient trop étroits et trop près de la ville. Alors Bonaparte désespéra d'entrer dedans et donna le commandement du siège à Klebert. Celui-ci fit élargir les boyaux. Trois pièces de 24 qui nous étaient arrivées de Damiette furent mises en batterie ; on fit une brèche où six hommes de front pouvaient entrer.

Il nous restait peu de soldats dans les compagnies, tout avait été tué ou blessé. Le général rassembla les chefs de corps pour délibérer si on tentait encore l'assaut. Il fut délibéré que oui. La troupe qui nous restait fut arrangée. Jamais je n'ai reçu des soldats plus disposés à se battre. Le 25 (14 mai), on tenta deux fois l'assaut, mais sans réussite. Le 28 (17 mai) on tenta encore deux fois et n'ayant presque plus de soldats, on fut obligé de lever le siège. On fit jeter mille bombes dans la ville, on fit tirer pendant vingt-quatre heures trois pièces de vingt-quatre sur le palais de Gezard. On n'entendait pendant tout le bombardement que des cris lamentables dans cette petite ville. Je suis presque assuré qu'il y eut un tiers des maisons écrasées.

DÉPART DE ST JEAN D'ACRE.

On donna ordre aux hôpitaux de faire partir tous les blessés qui pouvaient marcher, pour se rendre à Tantoura, où ils embarqueraient et on mit en réquisition les chevaux, mulets et bourriques, pour porter les autres, mais on se garda bien d'emporter les pestiférés, dont l'hospice était au couvent du Mont Carmel, et il y avait un grand nombre. Il y en avait même au camp, qu'on y laissa, ceux qui ne se sentirent pas la force de suivre lorsqu'on partit du camp. Jamais on n'a vu un pareil spectacle : vous entendiez crier ces malheureux couchés sous leurs tentes, sans pouvoir bouger : « Ne m'abandonnez pas, mes camarades, je vais être égorgé par les Turcs. » Ceux du Mont Carmel et de Jaffa ne subirent pas le même sort, mais la mort de ceux qui n'eurent pas la force de marcher fut accélérée par ordre. (Un soldat du régiment, qui échappa au poison à l'hôpital de Jaffa, m'a assuré qu'un breuvage lui avait été donné soi-disant pour leur donner des forces pour passer le désert et que lui, se trouvant près de la marmite, avait doublé la dose, qu'il vomit tout ce qu'il avait dans le corps, et que se sentant soulagé, il s'aperçut que ses camarades, qui, comme lui, avaient bu ce breuvage, étaient morts la plupart, partit de l'hôpital et se mit en route après l'armée qui était déjà partie et nous suivit toujours à cent pas derrière nous, en observant de se cacher, pour n'être pas vu, et qu'il était arrivé à Sallayé, et s'était sauvé ainsi).

On se mit en route le 2 prairial (21 mai). On suivit la mer en passant par Tentoura, Château Pellerin, Césarée, sur les ruines de l'ancienne Bétulie : les paysans, ou habitants du pays, nous disaient que c'est là que Judith coupa la tête à Holopherne.

Arrivés à Jaffa, on fit sauter les tours de la ville, on fit une contribution sur les marchands et après cette contribution payée, l'armée prit la route du désert. (Je dois observer que les Chrétiens qui nous avaient servi nous suivaient et marchaient avec Bonaparte à la tête de l'armée). Le 11 (30 mai), on partit de Jaffa. On arriva à Gaza le 13 (1^{er} juin) ; on envoya de Jaffa une compagnie de cavalerie, de droite et de gauche, pour brûler les moissons ; les gerbes étaient déjà faites et entassées dans les champs, il n'y avait qu'à appuyer la torche en passant. Cette compagnie ne rentra que lorsque nous arrivâmes au désert.

Nous avions des provisions cette fois-là et l'eau ne nous manquait pas : on avait creusé dans le désert dans des endroits où on trouvait de l'eau douce, et pour mon compte, j'avais une bonne provision de café, et une bonne bourrique pour me porter lorsque j'étais fatigué.

Le 19 (7 juin), nous sommes arrivés à Sallayé, aux frontières de l'Égypte, après avoir laissé en delà les deux tiers de l'armée.

Lorsque nous aperçûmes les dattiers on ne peut croire quel plaisir nous éprouvâmes. Il paraissait que nous rentrions dans notre patrie, tant nous avions souffert dans le pays d'où nous venions.

Le capitaine Curial avait été fait chef de bataillon et de Moranger (1), chef de bataillon à la 25^e, passa chef de brigade chez nous. Ce dernier s'en tenait à ce que lui disait Curial et lorsque nous arrivâmes au Caire, le 25 (13 juin), il commit plusieurs injustices, notamment celle de faire passer capitaine un lieutenant qui avait été fait à Acre. Je n'ai pas cependant à me plaindre de lui : il ne m'a jamais fait ni mal ni bien.

Lors de notre arrivée au Caire, à notre retour de Syrie,

(1) Morangiès. Voir la note du général Rampon : DE LA JONQUIÈRE, IV, p. 660-661.

on envoya des détachements dans toutes les provinces pour faire rentrer les contributions. Nous étions venus de Syrie avec trois mois de paie arriérée. L'argent manquait et on ne nous payait pas. Je partis avec un détachement du corps sous les ordres du général Rampon et je fus dans la province du Caire, où je restai un mois.

DE LA BATAILLE D'ABOUKIR.

Une armée turque portée par une escadre croisait devant Aboukir et menaçait un débarquement. L'armée était toute désorganisée : il fallut faire rentrer tous les détachements pour la réorganiser. Je rentrai et en arrivant au Caire, on doubla les compagnies, qui, tout au plus, étaient composées de dix-huit ou vingt hommes chacune. On nous donna des hommes qu'on prit dans la Légion maltaise qu'on licencia, et quelques-uns d'un bataillon de la 19^e qui fut fondue à cette époque dans différentes demi-brigades (1). L'opération se fit le 1^{er} messidor (19 juin 1799).

Dix-huit mille Turcs étaient débarqués à Aboukir et s'étaient emparés du fort après avoir égorgé la garnison française. Il fallait les en chasser. On nous fit partir (2) tout ce qui fut disponible et notre armée se montait tout au plus à six mille hommes. Nous arrivâmes le 6 thermidor (24 juillet) au point où la réunion devait se faire à peu près à une lieue des avant-postes ennemis. Nous fûmes arrangés comme d'habitude par notre vaillant général Bonaparte, qui nous dit que le salut de notre patrie dépendait du succès de cette bataille, et mille autres choses pour électriser les soldats. On donna de l'eau-

(1) Voir DE LA JONQUIÈRE, V, p. 212-213.

(2) Les ordres de départ furent donnés par Berthier le 15 juillet (DE LA JONQUIÈRE, V, p. 329). — Voir p. 338.

de-vie, et au soleil levant nous avançâmes à l'ennemi. Les avant-postes ne nous attendirent pas, la charge fut battue, le général Mura entra dans le premier camp ennemi à la charge avec sa cavalerie, il enleva le camp. Nous arrivons au pied de la grande redoute, qui couvrait le fort. On évita un instant, on fit même quelques pas rétrogrades, pour encourager les Turcs à sortir de leurs retranchements. On fit volte-face lorsqu'on vit qu'ils sortaient. On court dessus à la charge pour ne pas leur donner le temps de rentrer. Notre cavalerie fond à la charge, nous entrons dans la redoute et dans le grand camp, dont elle était entourée. L'ennemi prit la fuite. Nous tuons tout ce que nous trouvons et notre ennemi, n'ayant d'autre retraite que le fort, que la garnison ferma, lorsqu'ils virent que nous approchions, se jeta dans la mer, où il trouva la mort un instant après, car nous fûmes les fusiller dans l'eau jusques au cou. Tout ce qui n'entra pas dans le fort périt et ceux qui y entrèrent, sept jours après, se rendirent à discrétion (1).

On fit cependant quelques prisonniers, entre lesquels le pachat à trois queues qui commandait cette armée. On les conduisit au Caire et ils furent employés aux travaux de la Citadelle ainsi que ceux qui capitulèrent dans le fort le 14 (1^{er} août), comme je l'ai dit, sept jours après.

Je fus blessé dans cette journée d'une balle au bras gauche, mais heureusement qu'elle était morte et n'entra pas beaucoup. Je ne fus pas à l'hôpital. Mais nous eûmes beaucoup de braves qui ne s'en tirèrent pas à si bon compte. Le brave général Leturc qui, dans la même affaire, m'avait examiné et m'avait promis de rendre compte de ma (conduite) au général Bonaparte, fut tué à mon côté en entrant dans la redoute.

(1) Sur le rôle de la 18^e, voir la relation de Berthier (DE LA JONQUIÈRE, V, p. 412).

Il ne nous restait presque plus personne dans la demi-brigade. Nous n'étions qu'une douzaine d'officiers et tout au plus trois cents sous-officiers et soldats. On nous fit partir d'Alexandrie après la prise du fort d'Aboukir et nous eûmes l'ordre d'aller au Grand Caire. C'était la meilleure garnison : il nous la fallait pour nous remettre. Les hôpitaux étaient remplis de nos blessés, tant de ceux qui étaient arrivés de Syrie et qui n'étaient pas encore remis que de ceux d'Aboukir. D'un autre côté, la dysenterie, après les privations, était très commune, nous faisait perdre tous les jours des hommes, peu à peu elle cessa ses ravages, quelques hommes sortaient tous les jours de l'hôpital. On nous donna encore quelques marins, débris de l'escadre qui avait péri le 14 fructidor l'an VI (31 août 1798), devant Aboukir. Deux ou trois mois après, nous étions environ six cents hommes, reste de seize cent soixante-huit que nous étions embarqués et d'environ six cents hommes que nous avions reçus, venus d'autres corps.

PROCLAMATION DE BONAPARTE EN QUITTANT L'ÉGYPTE.

Nous étions tranquilles lorsqu'un événement inattendu arriva à l'armée. Une proclamation de Bonaparte, en date du 5 fructidor (22 août), écrite de Samenouf, où il avait été, disait-on, pour faire un tour, dans la province du Delta, arriva au Caire.

Voici le contenu de la proclamation :

« Des ordres du Gouvernement m'appellent en France. Il m'en coûte de quitter une armée qui fut toujours digne de mon estime. Mais ce n'est que momentanément et bientôt vous aurez de mes nouvelles.

« Je laisse le commandement de l'armée au général Klébert. Ce brave général a la confiance du Gouvernement et la mienne. »

BONAPARTE.

Je fus avec le général Menou et quelques savants qui furent envoyés pour reconnaître le couvent de St Macaire qui se trouve situé dans les déserts de la Libye, à l'ouest du Caire, environ dix lieues de France. Dans le désert où il se trouve placé, aucune plante ne croît. Ce couvent est environné de ruines de quelques autres couvents, dont le nombre se montait l'an 793 de Jésus-Christ (*sic*). Celui-ci, d'après ce que nous dirent les moines, fut bâti quelques siècles après sur les donations des Chevaliers de l'ordre de St. Jean de Jérusalem : on y voit en effet des croix de cet ordre.

Ce couvent est habité par vingt moines Cophtes, qui vivent des aumônes des Cophtes d'Égypte. Les Cophtes sont chrétiens schismatiques, la plupart de ces anachorètes sont borgnes, aveugles ou boiteux et paraissent extrêmement malpropres et ignorants. Le supérieur a le nom d'Abouy, qui veut dire « mon père ». Ils ont quelques approvisionnements en grains et en fèves. Ces horribles lieux ont servi d'asile à l'origine aux premiers chrétiens dans le temps des persécutions de l'église et sont aujourd'hui la demeure des célibataires, qu'une stupide ferveur y tient renfermés.

Le couvent de St Macaire a trente-deux toises de largeur sur cinquante-cinq de longueur. Les murailles, vingt-cinq à trente pieds de haut et cinq à six d'épaisseur. L'intérieur renferme une autre petite maison dont on communique par un pont-levis.

Le 4 brumaire an VIII (26 octobre), après le départ de Bonaparte, une nouvelle armée turque voulut tenter de débarquer à Lesbayt. C'étaient, disait-on, les génissaires du Grand Seigneur, ce qu'on appelle ses meilleures troupes. Le général Verdier, commandant à Damiette, en fut instruit. Il rassembla tout ce qu'il eut de disponible, partit et arriva à l'instant où le premier débarquement venait d'arriver à terre. Trois mille Turcs étaient déjà débarqués, lorsque huit cents Français fondent sur eux à la charge et sans tirer un coup de fusil, les baïonnettes et les sabres suffisent pour détruire cette masse déjà débar-

quée et le restant de l'armée se garda bien de débarquer.

Le grand visir était en Syrie, où il avait déjà organisé une armée de quatre-vingt mille hommes et menaçait l'Égypte. Il était déjà arrivé aux frontières et les Anglais avaient eu assez de moyens pour exciter un mécontentement dans notre armée. Cela leur était aussi facile qu'il y avait huit mois que nous n'étions pas payés et que chacun avait lieu de se plaindre. Cependant notre régiment ne bougea pas, mais la 2^e légère et les grenadiers de la 32^e de ligne et le 18^e dragons, ayant reçu ordre de partir de Damiette pour aller au devant du grand visir, refusèrent de marcher sans être payés. Klébert fit licencier la 2^e légère et les grenadiers de la 32^e, fit arrêter les moteurs des trois différents corps, qui furent jugés par un conseil de guerre, qui tenait ses séances dans la citadelle du Caire. Les officiers n'éprouvèrent aucun désagrément et quelque temps après on réorganisa la 2^e légère : on avait fondu les grenadiers de la 32^e dans le régiment de dromadaires et ils y restèrent.

L'armée du grand vizir était déjà arrivée à al-Larice. Klébert, sentant le mécontentement de son armée qui tout au plus pouvait élever le nombre à douze mille combattants, doutait du succès, si on en venait aux mains. Déjà le camp que nous avions à Cathié murmurait hautement ; quelques mécontents poussaient le murmure jusques à dire que s'ils se battaient avec les Anglais ils se rendraient prisonniers sans se battre. Klébert vit que le parti le plus sage était d'évacuer l'Égypte sous de bonnes conditions. Alors il fit préparer un arrangement au grand vizir, qui de concert avec le commodore Schmit, convinrent de passer l'armée française en France et pour cela, pour éviter de porter le germe de peste en Europe, on nous accorda trois mois pour l'évacuation (1).

(1) Ici la proclamation de Kléber en date du 7 pluviôse, an VIII (ROUSSEAU, *Kléber et Menou*, p. 205). Puis, Laval donne un résumé de la convention d'el-Arich (MARTIN, II, p. 40).

Nous devons évacuer le Grand Caire le 20 ventôse (11 mars 1800) et déjà on avait désarmé la citadelle lorsqu'une lettre du traître Schmit, amiral anglais, lui arriva. Cette lettre contenait le refus de nous laisser passer sans que nous eussions déposé les armes. Klébert indigné prévint le grand visir qui était aux portes du Caire du refus des Anglais et lui dit de se disposer à se battre. Il fit remonter l'artillerie qui était prête à embarquer et fit armer la citadelle et voici la proclamation qu'il fit à l'armée pour l'engager à se battre (1) :

« Soldats, je vous avais fait espérer de rentrer sous peu dans notre patrie par mon traité d'al-Larice. Je m'y attendais aussi, mais une lettre que je viens de recevoir du commodore Schmit m'apprend qu'il a ordre de s'opposer à notre passage à moins que nous ne déposions nos armes.

« Soldats, vous répondrez à une pareille insulte par de nouvelles victoires. Préparez-vous à combattre. »

KLÉBERT.

Le grand vizir qui était campé avec son armée à l'Acoubeht, ne s'attendait guère à ce nouveau coup d'aviron, que Monsieur Pit allait faire tomber sur la tête du Grand Seigneur. Clébert l'en instruisit sitôt qu'il en eut connaissance et le prévint qu'il allait l'attaquer. Cela ne fut pas loin, le 21 ventôse (12 mars), jour où la ville du Caire devait recevoir les Ottomans. Clébert les attaqua à la pointe du jour, les mit en déroute, les poursuivit jusques à Kthier, c'est-à-dire quelques petits débris de l'armée. Car je vous demande, lecteur, lorsqu'une armée sans ordre et sans discipline, est poursuivie par la cavalerie française pendant six jours, si cette même armée doit souffrir. Telle était l'armée du

(1) Voir le texte exact dans ROUSSEAU, p. 246.

vizir. Aussi de soixante mille hommes qu'il avait avec lui, le sixième jour, ne lui en restait-il pas six mille, tout le reste fut taillé en pièces. Le grand vizir se retira à Gaza, où il fut attendre le cordon. Je ne sais s'il l'y reçut.

Le général Clébert, lorsqu'il voulut chasser les Ottomans, fut forcé de faire sortir du Caire tout ce qui s'y trouvait disponible et ne laissa qu'un bataillon de vétérans à la citadelle. Le chef de brigade Dupas, commandant dans la place.

Quelques troupes du vizir, qui avaient été envoyées dans le Delta et autres provinces, pour faire rentrer les contributions, profitèrent du moment qu'il n'y avait plus de Français dans la ville pour y entrer. Personne ne s'opposa à leur entrée. Ils furent sommer le commandant Dupas de rendre la citadelle. Celui-ci leur répondit avec des bombes et des obus. Mais ils ne restèrent pas moins maîtres de la ville. Donc Clébert fut obligé d'en faire le siège, lorsqu'il arriva de la poursuite des autres.

Ce ne fut pas sans peine que ce siège fut fait. On ne doit pas ignorer que nous n'eussions un grand parti dans cette grande ville, qui furent persécutés tout le temps du siège. Plusieurs eurent la tête tranchée pour avoir servi les Français, d'autres mis en prison. Presque toutes les femmes qui avaient eu communication avec nous furent immolées sur des places publiques, les ouvriers emprisonnés, et les Grands qui avaient soutenu la police tout le temps que nous étions restés maîtres de la ville eurent la tête tranchée. On doit juger si nous étions désirés par ceux qui avaient pu s'échapper.

Le siège dura un mois, et au bout de ce temps, dix mille soldats ottomans capitulèrent à discrétion. On les fit sortir de la ville sans armes, sans tambour, la plupart pieds-nus, et on ne leur donna de la galette que pour quatre jours : ils avaient dix jours de marche avant d'entrer en Syrie pour trouver quelque chose à manger.

Je dois ici observer qu'une partie de ces troupes s'était réfugiée dans Boullac et qu'il fallut faire le siège de ce faubourg, en même temps qu'on faisait celui de la ville. Mais on me dira : on ne pouvait faire l'un sans l'autre. On se tromperait, si on le pensait ainsi, j'ai déjà dit que le faubourg de Boullac est à un mille du Caire. Cet intervalle suffisait pour établir des tranchées de part et d'autre : Boullac se rendit le 21 (12 mars) et le Caire le 28 (19 mars). Le peuple avait été écrasé des contributions des Ottomans, surtout les Grecs et les Juifs, la plupart avaient été dépouillés de tout, et la contribution que Clébert demandait se montait à neuf millions. On ne savait sur qui les prendre, si ce n'était sur les Turcs. Il fallait que cela fût ainsi. On tomba sur les marchands de tout genre, on nous solda de notre arriéré avec du tabac, d'autres corps avec des cruches, d'autres avec des bâtons et des tuyaux de pipe, d'autres du sucre, d'autres des toiles, etc., etc.

En entrant dans Boullac, nous fîmes main basse sur tout ce qui avait pris les armes contre nous, et le village ne s'étant rendu qu'au moment que nous rentrâmes dans les murs, peu s'en fallut que tout ne fût passé au fil de l'épée, mais nous avions intérêt à les ménager.

Lorsqu'on renvoya toute cette masse de Turcs au grand visir, il se trouva parmi eux plusieurs mameloucs de la troupe d'Hebrain Bey, qui désirèrent prendre du service parmi nous. On les retint et on en forma un corps qui fut commandé par un Grec nommé Barthèlemy, fameux partisan des Français et un intrépide soldat. Ces mameloucs restèrent toujours fidèles à l'armée et la plupart passèrent en France avec l'armée quand nous évacuâmes l'Égypte.

Avant la reddition du Caire, notre troisième bataillon avait été envoyé dans le Delta pour percevoir les contributions. Il était sous les ordres du général Valantin. Nous fûmes droit à Mahelet Kebir où se trouvait un corps d'Osmanlis, qui gardait la ville. Ceux-là n'avaient pas

eu le temps de rentrer au Caire avec les autres et s'étaient réfugiés dans cette ville en attendant le sort des autres et le leur.

Les habitants de cette province étaient tellement persuadés par des commissaires ottomans que ce n'était fait de nous, que lorsqu'ils nous virent venir, se mirent sous les armes et fermèrent les portes. On eut beau leur dire que nous ne venions pas pour leur faire du mal, il fallut user de nos forces et faire feu sur eux contre nos intentions. Toute la ville poussée par les agents turcs courut sur les remparts avec toute espèce d'armes. Les habitants circonvoisins venaient en foule au secours de leurs confrères et il s'était ramassé une nuée de Turcs sur les remparts lorsque la charge nous fut ordonnée. Ces malheureux étaient sortis en foule par une porte où était notre point d'attaque et la porte n'était pas assez grande pour les laisser sortir aussi vite qu'ils le désiraient. Mais ils ne s'attendaient pas que nous les recevriens si mal.

D'abord on ne fit qu'une fusillade sur eux et nous croisées la baïonnette. Ils prirent la fuite pour rentrer par la même porte. Les sortants et ceux que nous poursuivions se rencontrèrent sous la porte : leurs piques se croisent, les uns tombent sur les autres ; personne ne put ni sortir ni entrer. Nos troupes arrivent à la course à coups de baïonnette. Quelques Turcs demandent grâce. On fit cesser le carnage à condition que la ville nous fournirait ce dont nous avions besoin. Jamais je n'ai vu tant de morts, les uns sur les autres, le dessous de la porte était à demi-plein, il y en avait plus de six pieds les uns sur les autres, et la plus grande partie s'était tuée entre eux. Il y en avait plusieurs d'étouffés, sans avoir reçu la moindre plaie. Dans moins de cinq minutes, il périt à cette petite affaire environ cinq cents Turcs.

MORT DU GÉNÉRAL KLÉBERT.

Le 25 prairial (14 juin), le général Klébert fut assassiné dans son jardin par un fanatique musulman, que le grand visir avait fait introduire dans le Caire par quelqu'un de ses partisans. C'était un jeune homme de dix-huit ans, de la taille de cinq pieds dix pouces et bien fait. Voici de la manière qu'il commit le crime. Clébert se promenait dans son jardin avec un capitaine du génie. Clébert voyant venir ce Turc à lui fut au-devant de lui. Le Turc se baissa, faisant semblant de se mettre à genoux pour lui baiser les pieds, lui porta un coup de poignard dans le ventre, le tomba par terre. Clébert crie, le capitaine court et reçoit un coup de la même main, la garde du quartier général entendant cela court de suite et arrête l'assassin, qui déjà sortait du jardin. On le lie, on le met à la question. Il avoua que le grand vizir l'avait envoyé pour faire le coup qu'il avait fait, et qu'il y avait plus d'un mois qu'il était dans la ville caché dans telles et telles maisons, que plusieurs fois il avait été promener dans le même jardin, pour trouver le moment d'assassiner le général français, mais qu'il ne l'avait pas pu plus tôt. On fit de suite arrêter ceux qui l'avaient caché. Le 28 (17 juin), ce malheureux fut empalé après qu'on lui eût fait griller la main qui avait porté le coup sur du charbon embrasé. Trois de ses complices eurent la tête tranchée, sur le lieu à la même heure où l'assassin fut empalé. Il y eut un chef de loi qui était le quatrième complice : on voulut lui faire grâce pour de l'argent, on voulut qu'il payât six cent mille livres pour sa rançon, mais il fallut longtemps pour l'y décider. Il recevait tous les matins cinquante coups de bâton jusques qu'il eût payé.

On fit embaumer le corps du général Clébert ; on le mit dans un cercueil de plomb et on l'enterra à la ferme d'Hebraim Bay. Lorsque l'armée passa en France, on

emporta ses cendres. Elles furent de nouveau enterrées dans l'île de ... à Marseille, le 5 brumaire an X.

La mort de ce dernier laissa le commandement de l'armée au général Menouf, comme le plus ancien général de division. Reygner lui disputait la place et avait pour lui un grand parti duquel était Lanus, Boyer, Damas et Dore, commissaire ordonnateur, et autres qui ne paraissaient pas, car la plus grande partie aurait voulu savoir Menouf au diable, surtout lorsqu'il changea l'administration et qu'il supprima les traitements de table aux généraux et qu'il mit ordre aux dilapidations qui désolaient l'Égypte. C'est tout le bien qu'il fit et c'était déjà beaucoup s'il avait pu garder la colonie. Mais à l'art d'administrer il ne réunissait pas celui de faire la guerre et son trop de faiblesse fit qu'un jour il fut menacé d'être arrêté par le parti de Reygner sous prétexte, disaient-ils, qu'il n'était pas fait pour commander une armée. En effet, ce n'était pas un Menouf qu'il fallait pour nous commander, surtout lorsque les Anglais débarquèrent. Le dernier caporal de l'armée de l'Égypte les en aurait empêchés s'il avait commandé et lui ne le fit pas. Ce fut faute d'intelligence, comme je le démontrerai plus avant.

Menouf se voyant menacé par un nombre d'intrigants, devait les faire arrêter, mais pas du tout. Il se contenta de les séparer. C'était pour un bon motif, car il craignait que le mal ne devînt plus grand. Cette haine couva longtemps et fut la cause que le 30 ventôse (21 mars 1801) nous perdîmes une bataille contre les Anglais, qui devait nous assurer la colonie d'Égypte.

On doit rendre justice au général Menouf. Quoiqu'il fût meilleur administrateur qu'excellent général, il avait extrêmement soin des militaires. Il le prouva par la réforme qu'il fit de plusieurs employés aux administrations, pour placer dans les emplois plusieurs militaires éclopés, aussi il était détesté de la plupart de ces voleurs, à qui il avait donné ordre de prendre le fusil. Il réforma aussi un tiers des commissaires des guerres. C'était un grand

moyen pour diminuer les dilapidations, mais aussi c'était encore le moyen de se faire détester de ces brigands qui depuis deux ans dévastaient l'Égypte et ôtaient aux Turcs tout moyen de solder l'armée. Aussi nous étions toujours arriérés.

Le 27 fructidor an VIII (14 septembre 1800), les nouvelles de la bataille de Marengo nous sont parvenues. L'armée apprit avec tant de plaisir la nouvelle victoire remportée par celui qui nous y avait tant de fois conduits que chacun aurait désiré avoir fait partie des guerriers de Marengo.

Le 2 brumaire (24 octobre), nous apprîmes que Malte était au pouvoir des Anglais.

Le 5 ventôse (24 février 1801), des dépêches du gouvernement nous ont annoncé la paix avec la Russie.

Après la mort du général Klébert, il fut décidé qu'il serait élevé un monument à sa mémoire. On choisit la plaine de l'Acoubet. C'est dans cette même plaine où il avait gagné la fameuse bataille contre le grand visir, au milieu des ruines d'Illoply. Sur cet édifice furent gravés les noms des braves morts en Égypte. Mais cet édifice ne tint pas longtemps : il fut démoli par les Osmanlis après que les Anglais eurent débarqué.

DESCENTE DES ANGLAIS EN ÉGYPTÉ.

Au commencement du mois de ventôse an IX (février), une escadre anglaise commandée par Lord Queth, parut devant Alexandrie et menaça un débarquement à Aboukir. Le général Friand commandait cette partie de la côte. Il prévint le général Menouf. Celui-ci, loin d'assembler ses troupes près de la côte, ne fit pas cas de cela et pensa plutôt au camp du grand visir qui était encore à Gaza qu'au débarquement des Anglais. Enfin tout autre général aurait pris des mesures qu'il ne prit pas. C'est pourquoi

les Anglais voyant que nous ne faisons aucun mouvement cherchèrent à débarquer et ils réussirent.

Cependant une dépêche du général Frian arriva au général Menouf le 13 ventôse (4 mars) au soir. Il fut longtemps pour se décider à faire partir des troupes, quoique Frian lui marquât dans sa lettre qu'il y avait tout à craindre d'un débarquement. Il voulait nous faire marcher sur le grand visir qui était encore au fond du désert. Quelqu'un me dit que le général Reygner lui avait représenté qu'il n'avait rien à craindre de ce côté-là et qu'il devait porter toute sa troupe sur les côtes pour en imposer aux Anglais et les exterminer s'ils osaient mettre pied à terre. Menouf ne consulta que sa vieille tête, fit marcher la division Reygner sur Cathier pour aller au-devant du visir, et la division Bon, depuis la mort de ce dernier devenue division Lanes, qui était composée de la 4^e légère, la 69^e de ligne et la 18^e de ligne, dont je faisais partie, marchèrent sur Aboukir. Mais nous arrivâmes pas à temps. Nous partîmes du Caire le 14 (5 mars) et nous arrivâmes le 19 (10). Les Anglais avaient débarqué le 17 (8 mars).

Si, lorsque nous partîmes du Caire on avait fait partir tout ce qui était disponible, nous serions arrivés assez à temps, car on n'avait pas eu le temps de débarquer d'artillerie et nous étions sûrs en les attaquant que nous en aurions fait ce que nous fîmes des dix-huit mille Turcs le 7 thermidor an VII. Alors Bonaparte nous commandait et non Menouf.

Le général Frian avait fait tout ce qu'il avait pu pour s'opposer à la descente, mais il avait tout au plus cinq cents hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, qui se battirent en déterminés. On tua beaucoup de monde aux débarquants, mais contre la force pas de résistance. Il fallut céder et se replier sur Alexandrie, où il nous attendit.

Lanes arriva avec sa division, j'ai dit le 19 (10 mars). Les Anglais, pour ne pas donner le temps à Menouf de

réunir trop de troupes, cherchèrent à s'emparer de toute la presqu'île d'Aboukir et formèrent leur ligne en conséquence. Ils portèrent leur gauche de la digue du lac Marié, et s'étendirent jusques à la mer, de manière qu'ils étaient flanqués par le lac Marié à leur gauche et à leur droite par la mer. Mais pour parvenir à établir ainsi leur ligne il fallut nous chasser de cette même position où nous étions déjà. Il ne leur fut pas difficile. Le 22 (13 mars) ils furent nous attaquer : nous étions tout au plus trois mille combattants et nous vîmes avancer sur nous au soleil levant un carré de plus de quinze mille Anglais. Ils n'avaient pas d'artillerie, ils n'avaient pas encore eu le temps de la débarquer, et quoiqu'ils marchassent dans le meilleur ordre, ils ne nous intimidèrent pas. Nous fûmes à leur rencontre en colonne et nous ne déployâmes qu'à portée de fusil. Le feu commença, notre artillerie de campagne tirait à bout portant. On leur tua beaucoup de monde, mais ils ne se déconcertèrent pas, ils avancèrent toujours et nous fûmes obligés de plier. Nous eûmes plusieurs soldats tués ou blessés, on comptait un sixième, ce qui faisait environ cinq cents. Notre régiment perdit Lafaie, capitaine de grenadiers et Dore, sous-lieutenant des compagnies du centre. Nous perdîmes aussi une pièce de canon de campagne et nous apprîmes que les Anglais avaient eu dix-huit cents hommes hors de combat. Il n'est pas étonnant qu'ils perdissent plus que nous, puisqu'il est vrai que nous eûmes une de nos pièces d'artillerie qui tira treize coups à mitraille dans leur carré. Cela n'empêcha pas que nous fûmes forcés à nous retirer presque dans les murs d'Alexandrie, en attendant que Menouf fût disposé à porter du renfort. Il lui fallut une décade pour mettre sa culotte et lorsqu'il arriva, les Anglais étaient déjà retranchés et avaient eu le temps de débarquer de l'artillerie et d'en garnir leur ligne, ainsi que de construire des redoutes.

Enfin il arriva le 29 (20 mars) avec tout ce qu'il avait pu réunir de disponible au Caire. Les généraux Renpon

et Reigner commandaient les deux divisions qu'il menait avec lui. On prépara une attaque pour le 30 (21 mars) au matin : les troupes très disposées à se battre nous promettaient le plus grand succès. Tout fut fort bien disposé, le plan d'attaque était superbe, mais la mésintelligence de nos généraux contribua beaucoup à nous faire perdre la bataille. Nous fûmes jusques dans leur premier camp et la 21^e légère était déjà bien avant lorsque, n'étant soutenue par personne, elle fut forcée à se replier en désordre. Les autres troupes étaient restées au pied de la redoute sans bouger et la division Reigner qui servait de deuxième ligne resta l'arme au bras tout le temps que le combat dura, malgré l'ordre qu'il reçut, — selon ce qu'on en dit, — d'avancer.

Il fallait qu'il y eût quelque chose de vraisemblable puisque quelques jours après Menouf le fit arrêter ainsi que Damas, Boyer, généraux de brigade et Dore, commissaire ordonnateur, mais celui-ci avait été remercié par Menouf, il n'est pas étonnant qu'il eût tenu quelques propos contre lui : c'est pourquoi il fut arrêté.

Ce qui prouva une grande inconséquence de la part du général Menouf. C'est qu'après que son avant-garde fut repliée, il donna ordre au général de cavalerie de charger. Ce brave voulut observer que la cavalerie, n'étant soutenue par de l'infanterie, courait risque d'être obligée de battre en retraite en désordre et de perdre beaucoup de monde. Menouf persista et voulut qu'il charge. Il exécuta l'ordre et fut mourir, lui et une grande partie de sa cavalerie au milieu des rangs ennemis. Nous étions tous spectateurs tranquilles, sous une grêle de mitraille que les chaloupes canonnières nous envoyaient et personne n'osait rien dire. Menous était à l'abri de la mitraille et ne craignait pas son effet. Nous restâmes plus d'une heure dans cette position et à la fin il ordonna la retraite. Nous nous retirâmes après avoir perdu beaucoup de monde, chaque soldat en disait une et la plus grande partie disait la vérité. Les officiers n'osaient rien dire crainte

de se compromettre, mais chacun n'en pensait pas moins. Tout ce que j'ai toujours dit, c'est que Menouf fut trop faible envers les généraux qui s'étaient déclarés contre lui, il devait les faire arrêter sur-le-champ et les faire partir pour la France. Je ne crois pas de trop dire en disant que leur mésintelligence fut la cause que nous perdîmes la colonie.

Les deux armées perdirent beaucoup dans cette journée, les Anglais perdirent leur général en chef, Heuberc-Cambise. Nous perdîmes le général de division Lanes ; plusieurs autres furent blessés.

Il ne fut plus question de faire des attaques, mais de se retrancher. Alors Menouf ordonna un grand fossé, qui prenait depuis le lac Marioty, que les Anglais avaient inondé, jusques à la mer et nous restâmes bloqués dans notre camp pendant six mois en mangeant du pain de riz, du blé et quelque peu de lentilles.

Une partie de l'armée anglaise marcha sur le Caire, où était resté le général Beillard avec les éclopés et la 13^e demi-brigade. Le général Menouf donna ordre au général la Grange de marcher sur Rokmanier avec le peu de troupes qu'il put lui donner et d'aller s'opposer au passage des Anglais. Il y fut, mais il fut bientôt culbuté et forcé de se replier sur le Caire avec Beillard. Alors le grand visir qui était resté caché dans le désert avança sur l'Égypte et marcha sur le Caire de concert avec les Anglais. Beillard fut bientôt forcé à capituler mais honorablement : il lui fut permis d'emporter tout ce qu'il voulut avec lui et de passer en France sous la conduite des Anglais. Cette capitulation devait servir pour les troupes que nous étions à Alexandrie, si Menouf l'eût approuvée mais il s'entêta mal à propos, car il aurait conservé à la France deux belles frégates et une belle corvette et plusieurs brics, qu'il fut obligé de céder aux Anglais lorsqu'il fit sa capitulation seul.

Lorsque les Anglais furent maîtres du Caire ils portèrent toute leur force sur Alexandrie et établirent une

flottille sur le lac Marioty, forcèrent le fort de Marabouc à se rendre et se disposèrent à nous attaquer pour nous faire rentrer dans la ville.

Le 4 fructidor (22 août), dans l'après-midi, une colonne de huit mille Anglais attaqua notre régiment à l'embarcadère. Nous étions tout au plus six cents hommes, nous fûmes forcés à battre en retraite, mais jamais une retraite ne fut exécutée avec plus de sang-froid. Notre colonel, Monsieur Ravier, qui la dirigeait, en reçut beaucoup d'éloges, car quoique les boulets de la mer et ceux du lac, qui se croisaient tombaient à nos pieds, nous n'allions pas plus vite et nos échelons marchaient toujours dans le meilleur ordre. Nous battîmes en retraite jusques au fort le Turc et il ne nous restait plus de moyens de défense, presque plus de soldats bien portants, plus de vivres, ni moyen de s'en procurer, enfin tout était contre nous et il était impossible à nous de tenir guère plus longtemps. On nous vendait une livre de mulet quarante sous, et si nous trouvions du beurre à acheter, on nous le vendait jusques à huit francs la livre, aussi je mangeai dans six mois plus de cinquante louis d'or et la plupart du temps je mourais de faim.

Le 7 fructidor (25 août), notre troisième bataillon duquel je faisais partie étant au bivouac fut cerné par les Anglais à 7 heures du soir. Il leur fut très facile, car le bivouac était assez mal disposé. Tout le monde a entendu parler de l'adjudant commandant Vequel et du général Zayonchek, un Polonais devenu général de division dans nos armées. C'est eux qui dirigeaient tout. Je vous laisse à penser à qui on avait confié notre destinée.

Cependant quoique cernés nous trouvâmes à nous échapper à la faveur de la nuit, mais nous fûmes forcés de nous jeter à l'eau. Moi, pour mon compte, j'entrai dans la mer jusques à la ceinture. Chacun s'échappa comme il put et on ne nous fit qu'une trentaine de prisonniers, entre lesquels trois officiers qui jetèrent leur

sabre sans le tirer. Une heure après un tambour du régiment fut sur le champ de bataille et trouva les armes de ces trois officiers qui furent sitôt reconnues. Le lendemain, on voulait licencier notre demi-brigade et on l'aurait fait si elle n'avait pas été connue des anciens généraux, et c'était pour avoir fait trop bien tout ce que nous pouvions faire.

Le 9 (27 août), on traita avec les Anglais. Menouf capitula malgré lui, car on eut de la peine à l'y résoudre. La capitulation fut signée le 15 (2 septembre) et nous embarquâmes pour passer en France le 27 (14 septembre) sur des bâtiments anglais. Le 3 complémentaire (20 septembre) on mit à la voile : j'arrivai à Marseille le 3 brumaire (25 octobre) et le 6 (28 octobre), je sortis de quarantaine.

Éditions de la REVUE DU CAIRE

Étienne DRIOTON :

Ce que l'on sait du Théâtre Égyptien

Princesse KADRIA HUSSEIN :

L'âge d'or de l'Égypte Ancienne

La Reine Teti-Sheri

Abulfida, le Prince géographe

Marie CAVADIA :

Printemps...

TEWFIK EL HAKIM :

Journal d'un Substitut de Campagne

La Caverne des Songes

Gaston WIET :

Le Sultan Baibars

TAHA HUSSEIN :

Le Livre des Jours

J. ASCAR-NAHAS :

Les Réflexions d'Ebn Goha

Georges DUMANI :

La Paix du soir

Pierre JOUGUET :

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce

Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,
préfacés et annotés par Gaston WIET.

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.